RAFFET

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

AUGUSTE BRY

ACCOMPAGNÉ

DE DEUX PORTRAITS DE RAFFET LITHOGRAPHIÉS
DE DEUX EAUX-FORTES INÉDITES
ET DE QUATRE FAC-SIMILE

ÉDITION AUGMENTÉE DE CINQ FAC-SIMILE DE LETTRES INÉDITES DE RAFFET

PARIS
J. BAUR, LIBRAIRE-ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE L'ART FRANÇAIS
11, RUE DES SAINTS-PÈRES

1874

Coll. compl. — Livre à 300 ex. — rare

2 eaux-fortes originales
2 portraits lithographiés
1 lithographie en couleur
4 fac-similés
3 planches sur bois

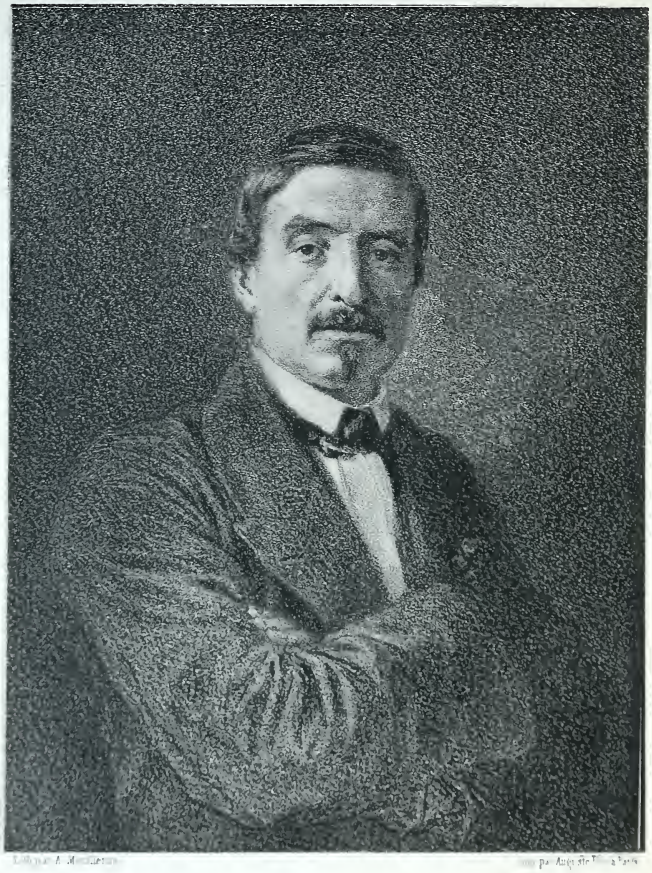
l'un des rares exemplaires augmenté d'un appendice donnant sur 12 pp lithographiées 5 lettres inédites.

RAFFET

SA VIE ET SES ŒUVRES

TIRÉ A 300 EXEMPLAIRES

Paris. Typ. de Ch. Meyrueis.



Lith. par A. Mouillerons — Imp. par Auguste Thomas à Paris

RAFFET

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

AUGUSTE BRY

ACCOMPAGNÉ

DE DEUX PORTRAITS DE RAFFET LITHOGRAPHIÉS
DE DEUX EAUX-FORTES INÉDITES
ET DE QUATRE FAC-SIMILE

ÉDITION AUGMENTÉE DE CINQ FAC-SIMILE DE LETTRES INÉDITES DE RAFFET

PARIS
J. BAUR, LIBRAIRE-ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE L'ART FRANÇAIS
11, RUE DES SAINTS-PÈRES
1874
Droits de reproduction et de traduction réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/raffetsavieetses00brya

A SON EXCELLENCE

LE PRINCE ANATOLE DE DÉMIDOFF

CONSEILLER D'ÉTAT ACTUEL ET CHAMBELLAN
DE S. M. L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES,
CHEVALIER GRAND'CROIX DE PLUSIEURS ORDRES RUSSES ET ÉTRANGERS,
OFFICIER DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LA LÉGION D'HONNEUR,
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE
ET DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

PRINCE,

Vous avez daigné agréer la dédicace de ce modeste ouvrage, écrit avec le cœur à défaut de talent ; permettez-moi de vous en exprimer toute ma reconnaissance et de

*

vous répéter ici que personne n'était plus digne de ce respectueux hommage que Votre Excellence, qui fut constamment le protecteur et l'ami de Raffet.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Prince,

de Votre Excellence,

le très-humble et très-reconnaissant serviteur,

AUGUSTE BRY.

RAFFET

AVANT-PROPOS

Avant de retracer la vie du grand artiste qui vient d'être enlevé si prématurément à la France et aux arts, nous voulons, par quelques détails préliminaires et aussi par les pièces authentiques que nous avons sous les yeux, détruire une erreur qui a souvent fait considérer comme une seule et même personne le père et l'oncle de Raffet.

Son oncle, Nicolas Raffet, naquit à Paris, le 22 février 1757. Il passa en Amérique d'où il revint à l'âge de trente ans, possédant une assez belle fortune, amassée dans le négoce. En 1789 il embrassa la cause de la révolution en brave soldat et en bon citoyen, et fit partie des volontaires de la garde nationale parisienne où bientôt il fut nommé, à l'élection, capitaine de la 3me compagnie du bataillon de Saint-Roch.

Le 14 floréal de l'an III, le comité de sûreté générale

déclarait que le citoyen Raffet, commandant de la force armée de la section de la butte des Moulins, avait rendu de grands services à la patrie et à la Convention nationale, pendant les journées des 12, 13, 29, 30 germinal et 1er floréal; que le 13 germinal, étant adjoint au général Pichegru, il avait été blessé d'un coup de feu à la barrière de Neuilly, en commandant l'escorte des représentants Barrère, Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, condamnés à la déportation, et que malgré la gravité de sa blessure il n'avait quitté son service que le lendemain à 11 heures du matin, lorsque tous dangers étaient entièrement dissipés.

Le 6 prairial, le comité de salut public le nomma adjudant général chef de brigade, sous les ordres du général Menou, en récompense de sa belle conduite pendant les journées des 1er, 2, 3, 4 prairial, et lui conserva le commandement en chef de la garde nationale parisienne. (Voir la pièce A.)

Le soir du même jour, les représentants du peuple, chargés de la force armée et de la 17e division militaire, ajoutèrent à son nouveau grade celui de commandant temporaire de la place de Paris.

Le 5 messidor, la Convention nationale, sur le rapport de son comité militaire, rendit un décret portant nomination d'un commandant temporaire et de trois adjoints pour la commune de Paris. Nicolas Raffet fut confirmé dans son grade.

Pièce D

Conseil d'Etat.

Paris, le 22. Pluviôse an 11 de la République.

Je partage bien sincèrement, Citoyen la douleur que vous fait éprouver la perte de votre frere le brave général Raffet; j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour adoucir les rigueurs de sa situation; je regrette de n'en avoir pas eu des moyens plus efficaces: je connaissais ses qualités, son zele, et le prix des services qu'il avait rendus en son Pays; je ne cesserai d'honorer sa mémoire./

J'ai l'honneur de vous saluer

Mathieu Dumas

3

Au Citoyen
Raffet jeune –
Rue de Cruffol n° 12.

à Paris –

Enfin, le 25 thermidor, le comité de salut public, sous l'autorisation de la Convention nationale, le nomma général de brigade près les troupes de l'armée de l'intérieur et pour le service particulier de la garde nationale à Paris. (Voir la pièce B.)

Vers la fin de l'an III, le général Raffet quitta le service et se retira à la campagne auprès de son frère. Il y vécut modestement du peu qui lui restait, car, de malheureuses spéculations, la révolte de Saint-Domingue et la dépréciation des assignats, avaient anéanti sa fortune; quand ses ressources furent épuisées, il écrivit au ministre de la guerre afin d'obtenir le traitement de réforme affecté à son grade; mais il apprit qu'il lui manquait quelques semaines de service pour avoir droit à cette pension. (Voir la pièce C.)

Il mourut à Paris, rue Charlot, au commencement de l'année 1803, dans un état voisin de l'indigence, emportant l'estime de ses compagnons d'armes. (Voir la pièce D fac-simile), et laissant un fils âgé de sept ans.

Claude-Marie Raffet, le père du grand peintre dont nous déplorons la perte, naquit à Paris le 15 août 1771. Le 18 août 1789, il s'enrôla dans le corps des volontaires de la garde nationale du bataillon de Saint-Roch que commandait son frère. Plus tard, il servit dans le 9e régiment de hussards, compagnie de Montmayeur; il y fit les campagnes de la Belgique depuis la formation du corps des hussards dits de la liberté. Rentré dans la vie civile en

l'an II, Marie Raffet n'avait aucune profession; son frère Nicolas vint à son aide et lui fit entreprendre un petit commerce rue des Orties, n° 262 (aujourd'hui n° 2); peu après, il alla se fixer à Maffliers, près l'Isle-Adam (Seine-et-Oise), où, le 29 ventôse de l'an III, il épousait Marie-Charlotte Pourquet, fille d'honnêtes commerçants de cette commune.

En 1802, il revenait habiter Paris, rue de Crussol, n° 12, puis rue de Jouy, n° 18[1]. C'est dans cette maison que, le 1er mars 1804, naquit Denis-Auguste-Marie Raffet, qui devait être l'une des gloires artistiques de la France.

PIÈCE A

COMITÉ
de
SALUT PUBLIC.
—
SECTION
de
LA GUERRE.

Extrait des registres du Comité de salut public de la Convention nationale, du sixième jour de prairial de l'an III *de la République française une et indivisible.*

Le Comité de salut public, considérant les services importants que le citoyen Raffet a rendus à la chose publique dans les journées des 1, 2, 3 et 4 prairial, le zèle et le dévouement sans bornes qu'il a développés dans plusieurs circonstances difficiles, et voulant

1. C'est par erreur que le n° 28 figure sur son acte de naissance; la rue de Jouy, du côté des numéros pairs, ne compte que neuf maisons, et c'est dans la dernière, qui touche à la rue Saint-Antoine, que Raffet vit le jour.

lui donner une preuve de la reconnaissance nationale, arrête que le citoyen Raffet sera promu au grade d'adjudant général chef de brigade, en remplira les fonctions dans la 17e division et en touchera la solde et les émoluments à compter du 1er du courant. Ordonne en conséquence au général Menou, commandant en chef la force armée de Paris et de la 17e division, de le faire reconnaître en ladite qualité.

Le citoyen Raffet conservera néanmoins le commandement en chef de la garde nationale parisienne.

Les membres du Comité de salut public,

CAMBACÉRÈS, AUBRY, VERNIER, GILLET, RABAUD.

Pour extrait conforme à l'original,

CAMBACÉRÈS, Président. RABAUD, Secrétaire.

PIÈCE B

3e Division.
—
5e Subdivision.
—
BUREAU
des
OFFICIERS GÉNÉRAUX.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

Paris, le 25 thermidor an 3e de la République française une et indivisible.

La commission de l'organisation et du mouvement des armées de terre, au citoyen Raffet, général de brigade.

Sous l'autorisation de la Convention nationale, le Comité de salut public ayant jugé à propos, citoyen, de vous employer en qualité de général de brigade près les troupes qui composent l'armée de l'intérieur et pour le service particulier de la garde nationale à Paris, la commission adresse, en conséquence, les lettres de service qu'elle vous a expédiées, au général en chef de cette armée, qui vous les remettra avec ses instructions sur les fonctions que vous aurez à remplir sous ses ordres.

Le bien du service exige que vous vous rendiez à cet effet près de ce général le plus promptement possible ; vous voudrez bien accuser la réception de cette lettre et informer la commission de l'époque de votre arrivée à votre poste.

Salut et fraternité.

Le général de brigade, commissaire exécutif
Signé : L. A. Pille.

Pièce C

DÉPARTEMENT
de
LA GUERRE.

—

BUREAU
des
ÉTATS-MAJORS.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Paris, le 15 brumaire an x de la République française une et indivisible.

Le Ministre de la guerre au citoyen Raffet, général de brigade.

Je vous observe, citoyen général, que, conformément à un arrêté du gouvernement en date du 8 nivôse an viii, je ne puis vous admettre au traitement de réforme que vous réclamez, parce que vous n'avez pas fait partie de l'armée à l'époque du 18 nivôse an iv et n'avez pas été employé depuis ; mais comme vos blessures peuvent vous donner des droits à la retraite, je vous invite à m'en transmettre des certificats dans les formes prescrites par l'art. 39 de la loi du 28 fructidor an vii sur la solde de retraite.

Je vous salue.

Signé : Alex. Berthier.

RAFFET

SA VIE ET SES ŒUVRES

Les premières années de Raffet n'eurent rien de particulier, si ce n'est qu'il annonçait des goûts militaires très-prononcés; du reste, à cette époque de nos grandes guerres, ce penchant était assez généralement celui des enfants de Paris; tantôt grenadier de la vieille garde ou lancier polonais, selon que le manche à balai faisait l'office du fusil ou de la lance, Raffet réunissait dans sa cour, rue Saint-Antoine, 86, les troupiers de son voisinage, tous guerriers de huit à dix ans, et les partageait en deux camps; l'ennemi prenait ses positions au coin des rue Saint-Antoine et Culture-Sainte-Catherine, tandis que l'armée française dont il prenait toujours le commandement établissait ses avant-postes auprès du corps de garde et de la fontaine de Birague, et gardait sa réserve au bas des marches de l'église Saint-Paul; alors, à un

signal donné, les deux armées s'ébranlaient aux cris de leurs chefs, mais souvent, au moment où le combat semblait le plus acharné, un sauve-qui-peut général retentissait sur toute la ligne! c'était l'apparition du suisse ou du bedeau qui, une canne ou un fouet à la main, mettait les combattants en fuite, ou bien encore l'arrivée des mamans qui, au lieu de les attaquer de front, s'emparaient de leurs derrières, ne faisant aucun quartier, pas même aux vainqueurs![1]

Hélas! tous ces jeux, tous ces plaisirs de l'enfance allaient bientôt cesser. Un jour le père de Raffet, qui exerçait un modeste emploi à la poste aux lettres, fut trouvé mort assassiné dans le bois de Boulogne; son meurtrier l'avait dépouillé d'une petite somme d'argent qu'il portait sur lui.

La mère de notre ami ne se laissa point abattre par un coup aussi funeste; elle fit comprendre à son fils qu'ils venaient de perdre leur soutien et qu'elle allait chercher à s'occuper pour pourvoir à leurs besoins, tandis que lui irait à l'école en attendant qu'il fût assez grand pour travailler. Raffet entrait dans sa neuvième année : « Oui, répondit-il, je vais me dépêcher d'apprendre à lire, et bientôt je prendrai un métier pour gagner beaucoup d'argent. »

La pauvre mère s'entendit avec ses belles-sœurs, et pendant plusieurs années elle fut occupée aux soins de leur ménage.

Raffet entra comme externe dans une petite pension du

1. Tous ces détails nous ont été racontés maintes fois par la mère de Raffet et par notre ami lui-même.

INSTITUTION DE M. J. P. BALETTE,

MEMBRE DE L'UNIVERSITÉ ~~IMPÉRIALE~~,

Rue Beaurreillia-Saint-Antoine, N°. 4.

PARIS, ce 21 e Mai 1844

COURS ET CLASSE.

Rapport hebdomadaire sur M. Ruffet fils

CONDUITE. . . .	Bonne.	~~Mauvaise.~~	~~Meilleure.~~	~~Assez bonne.~~	~~Passable.~~
LECTURE	Bonne.	~~Mauvaise.~~	~~Meilleure.~~	~~Assez bonne.~~	~~Passable.~~
ECRITURE	Bonne.	~~Mauvaise.~~	~~Meilleure.~~	~~Assez bonne.~~	~~Passable.~~
ORTHOGRAPHE .	~~Bonne.~~	~~Mauvaise.~~	~~Meilleure.~~	~~Assez bonne.~~	Passable.
TRAVAIL	Bon.	~~Mauvais.~~	~~Meilleur.~~	~~Assez bon.~~	~~Passable.~~
ANALYSE	~~Bonne.~~	~~Mauvaise.~~	Meilleure.	~~Assez bonne.~~	~~Passable.~~
ARITHMÉTIQUE.	~~Bonne.~~	~~Mauvaise.~~	~~Meilleure.~~	Assez bonne.	~~Passable.~~
L'ANGLAIS. . . .	Bon.	Assez bien.	Mauvais.	Meilleur.	Passable.
LE DESSIN . . .	Bon.	Mauvais.	Meilleur.	Assez bon.	Passable.
LEÇONS.	Sçues.	~~Mal sçues.~~	~~Assez bien~~ sçues.	~~Passablement~~ sçues.	

N. B. Ce rapport est nul, sans la signature du Maître.

Ro.

Baletto

content

voisinage, où il ne tarda pas à se faire remarquer pour la facilité avec laquelle il apprenait ses leçons; bientôt on le désigna comme l'un des élèves les plus studieux de sa division. Nous possédons un rapport hebdomadaire qui mentionne ses travaux et sa conduite à l'âge de dix ans, et nous avons pensé qu'on ne lirait pas sans intérêt ce petit document dont nous donnons ici le fac-simile.

Pendant tout le temps qu'il resta à l'institution Balette, sa jeune ardeur ne se ralentit pas un seul instant; il arriva ainsi jusqu'à l'âge de treize ans, toujours l'un des premiers pour ses devoirs, quoiqu'il fût souvent mis à la retenue, à cause de ses espièglerie artistiques pendant la classe; en effet, dès que le professeur avait le dos tourné, Raffet faisait passer à ses camarades des petits carrés de papier couverts de griffonnages représentant des soldats et des batailles, indices hiéroglyphiques de sa future vocation.

Un de ces hommes de cœur et de bonne volonté que la Providence sait toujours susciter à propos pour décider d'une existence, M. Richer, dont nous sommes heureux de citer ici le nom, un peu artiste lui-même et ami du maître de pension, voyant un jour ces petits essais de Raffet, y reconnut des dispositions extraordinaires ; il alla trouver la bonne mère et l'engagea à faire donner à son fils des leçons de dessin. Elle le fit pendant quelques mois, mais c'était un surcroît de dépenses; et quelque léger qu'il fût, il devint bientôt impossible d'y subvenir.

M. Richer, qui avait pu constater les rapides progrès que son jeune protégé avait faits en si peu de temps, écrivit à M. Mérimée, artiste peintre qu'il avait connu chez des amis communs, et lui fit remettre sa lettre

par la mère du jeune Raffet : hélas! cette démarche n'eut aucun résultat. Si M. Richer eût été assez puissant pour lui faire obtenir ce qu'il désirait, ce qu'il espérait, que de peines et de privations il eût épargnées à notre futur grand artiste!

Nous reproduisons ici le fac-simile de cette lettre vraiment prophétique.

Le gain de la courageuse mère pouvait suffire à l'entretien commun, mais ne pouvait permettre à Raffet de poursuivre ses études; aussi son parti fut-il bientôt pris : plusieurs de ses camarades venaient d'entrer en apprentissage, il fit comme eux et se présenta avec sa mère chez un tourneur en bois du faubourg Saint-Antoine. Il y entra en qualité d'apprenti, sans toutefois avoir abdiqué ses goûts artistiques; et cela au grand déplaisir des propriétaires et des portiers du voisinage. Trouvait-il sur son passage une muraille fraîchement badigeonnée, aussitôt, armé d'un morceau de pierre noire qui ne le quittait jamais, il se mettait en devoir d'en décorer l'étendue : ici, c'était un cavalier enlevant un drapeau; là, des grenadiers de la vieille garde culbutant l'ennemi; quelquefois aussi, c'était la charge d'un portier armé de son balai, et menaçant un gamin qui paraissait le braver.

En apprentissage comme en pension, et ainsi que plus tard dans tout ce qu'il entreprit, Raffet réussit rapidement et devint bientôt l'un des plus habiles et surtout des plus intelligents ouvriers de l'atelier. Il venait d'atteindre sa dix-huitième année quand ses idées d'art se réveillèrent tout à coup plus fort que jamais; il alla le soir dans une petite classe de dessin et ne rêva plus qu'au bonheur de quitter un métier dur et pénible qui lui pro-

Monsieur

Vous rappelerez-vous
nos rencontres chez M. C
peinture que nous avons
quoique depuis nombre
vous voir, je me suis pro
a obtenu une grande pa
l'intérêt qu'il vous a t
vous avez peut-être gard
connoissance que je prem

La personne qui vous
enfant de 13 ans qui pa
pour le dessin. vous en ju
Sur ce que nous avons ap
cette mère dont les moyen
pour lui procurer deux h
maître : mais ne pouvant
se voit dans la nécessité de
cependant la nature l'avo
artiste, il aurait été dom

talent qu'il sem
étude directe et
produite avec
qu'ils puissent
estimez qu'il a
obligé, Mons
propre expérien
pour obtenir
de son fils u
rendront toujo
Depuis
passé tant de
cette occasion

Paris le 16 Jan

bleroit ne demander qu'à se developper par une
ntinue. Si, d'après les essais que cet élève a
ne rare facilité, et nullement dans l'idée
être offerts aux regards d'un juge éclairé, vous
réellement des dispositions, je vous serai
ieur, de donner à sa mère les conseils de votre
e, et de lui indiquer ce qu'elle auroit à faire
de la bienveillance du Gouvernement en faveur
ne instruction que ses foibles moyens
urs insuffisante.
la derniere époque de notre rencontre il s'est
e chose que je me félicite sincèrement de
de vous assurer des affectueux sentimens

De votre dévoué serviteur

Richer

wier 1818

Rue des Juifs n°. 16
au marais

Monsieur
Monsieur Mérimée
Peintre
Place de l'Estrapade
N° 19.

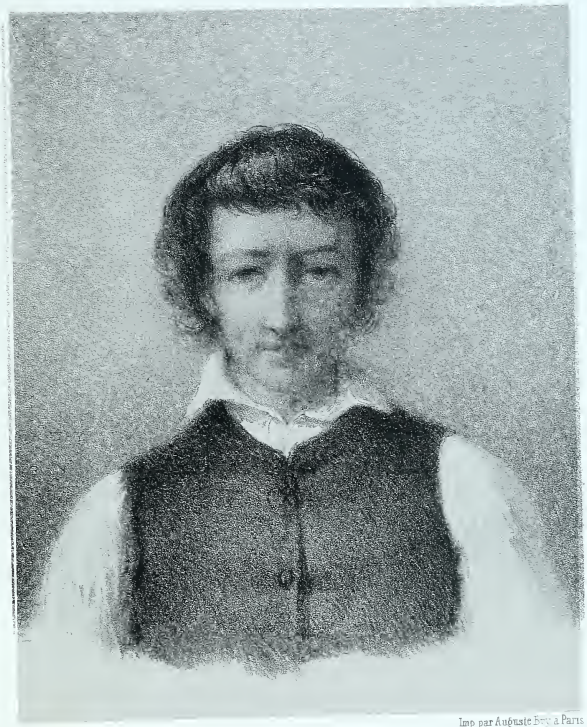
curait à peine de quoi vivre. Dans cette même école venait un jeune élève peintre sur porcelaine auquel il fit part de l'ardent désir qu'il aurait de travailler avec lui; celui-ci en parla à son maître, qui vit le jeune Raffet, et, quelques jours après, sa mère signait un engagement par lequel son fils entrait chez M. Cabanel comme apprenti *peintre doreur et décorateur sur porcelaine.*

Le voilà donc au comble de ses vœux; il va pouvoir s'occuper exclusivement de travaux vers lesquels un penchant irrésistible l'entraînait depuis si longtemps, il tient enfin les crayons et les pinceaux qui doivent un jour immortaliser son nom! Avec quelle ardeur il décore de guirlandes et d'arabesques les pièces qui lui sont confiées! Ses heures de loisirs, il les passe à dessiner, et après ses travaux de la journée il va prendre des leçons dans une école tenue par Dassas-Pitou, rue du Faubourg-Saint-Martin, presque en face de son atelier.

Son caractère doux et réservé lui attira bientôt les sympathies de ses patrons et de ses camarades : un matin, qu'il soumettait à l'examen du premier peintre de l'atelier Cabanel une tête de Romulus, qu'il avait terminée la veille à son école, M. Riban, c'était le peintre en chef, lui dit, après avoir examiné attentivement cette copie : « C'est très-bien, mon cher Raffet; il y a sans doute, çà et là, quelques duretés, mais j'aime cent fois mieux ce défaut que de la mollesse, et c'est une preuve d'énergie assez rare chez un élève pour que je ne t'en complimente pas. — Vous êtes bien bon, lui répondit Raffet, mais si je pouvais parvenir à travailler sous vos yeux, et à ne faire comme vous que des figures, je serais bien heureux et je crois que j'arriverais, tandis qu'à faire de la dorure ou

du décor, cela ne m'apprend pas grand'chose. » Il y avait alors une paire de grands vases à terminer, le paysage était fait, il n'y manquait plus que les figures. M. Riban lui donna deux croquis en lui disant : « Si tu t'en crois capable, arrange-moi ces petits sujets et soigne-les bien. » Raffet ne se le fit pas répéter : il peignit deux groupes de figures dans les paysages, et il s'en acquitta à la satisfaction de M. Riban, qui ne l'occupa plus qu'à des travaux de ce genre.

Il y avait environ un an que Raffet faisait de la peinture, quand un jour M. Riban, après l'avoir complimenté sur un sujet qu'il venait de terminer d'après une lithographie d'Horace Vernet, lui dit : « Ça va bien, courage! te voilà lancé; mais si quelquefois tu avais besoin de mes conseils, ne te gêne pas, viens me trouver, tu me feras plaisir. — Que j'aille vous trouver, lui dit Raffet avec étonnement, est-ce que je ne vous vois pas tous les jours? — J'ai donc oublié de te dire que je ne viendrai plus ici à partir du mois prochain? Oui, mon garçon, je resterai chez moi, mais je travaillerai toujours pour la maison Cabanel. — Eh bien, alors, qu'est-ce que cela me fait? moi aussi, j'irai travailler chez vous. — Y penses-tu? c'est impossible! — Impossible! comment et pourquoi? Que voulez-vous que je fasse ici, sans vous? Vous vous en allez, je vous suis, voilà tout! — Et ton engagement? — Mon engagement!... tiens, c'est vrai, je n'y pensais pas! Mais, reprit-il après un moment de réflexion, c'est égal, il vous sera facile d'arranger cela avec M. Cabanel; et puisque vous continuerez vos relations avec la maison, que je travaille ici ou chez vous, n'est-ce pas la même chose? »



Lith par H. De Rudder

Imp par Auguste Bry à Paris

RAFFET

d'après un dessin fait par lui même en 1823.

Voyant l'inutilité de ses observations, M. Riban en informa M. Cabanel qui consentit à l'arrangement proposé, et Raffet en fut ravi; aussi ses progrès devinrent sensibles de jour en jour. Chaque matin il se levait à quatre heures et travaillait en compensation du temps qu'il prenait pour étudier chez Suisse, où il allait à six heures du matin pour dessiner d'après le modèle vivant; à neuf heures il quittait l'académie, bien que la leçon durât jusqu'à onze heures; puis il travaillait jusqu'à sept heures du soir chez M. Riban, où il gagnait 6 francs par jour; ce prix était celui des bons ouvriers de cette époque; enfin, de huit heures à dix heures du soir, il étudiait chez Dassas-Pitou dont nous avons déjà parlé, et le lendemain c'était à recommencer [1].

A l'académie de Suisse, Raffet avait fait la connaissance de trois élèves de Charlet : Théodore Leblanc [2], de Rudder [3] et Juhel fils [4].

« Que vous êtes heureux, leur dit-il un jour, d'être dans l'atelier d'un tel maître, et que je voudrais être à votre place!... » Juhel, que son maître appelait Bras-de-Fer par dérision de sa faiblesse physique, lui proposa de faciliter son admission parmi eux, ce qu'il ne fit jamais, par oubli sans doute; ce fut de Rudder qui s'en chargea en montrant à Charlet quelques sujets militaires que lui avait confiés son camarade. Quel fut le bonheur de notre artiste quand il apprit que Charlet avait été content de ses cro-

1. Tous ces détails, que je connaissais en partie et que je tenais de Raffet, m'ont été répétés tout récemment par M. Riban lui-même.
2. Capitaine du génie, blessé mortellement à la prise de Constantine.
3. Aujourd'hui peintre d'histoire.
4. Mort en 1830.

quis et qu'il désirait le voir! Les voilà tous les deux, le protecteur et le protégé, se dirigeant vers la rue Taranne, n° 12; arrivés sur le palier, Raffet retint vivement le bras de son ami au moment où celui-ci allait saisir le cordon de la sonnette : « Attends, lui dit-il, attends un peu, laisse-moi le temps de me remettre! » Il était ému et tremblant, comme s'il avait eu quelque chose à redouter. Enfin, la porte s'ouvrit et Charlet, qui avait pressenti le grand artiste, l'accueillit avec bonté et lui donna une place dans son atelier.

Là, Raffet travailla avec tant d'ardeur et de succès, qu'il fut admis à l'École des beaux-arts sous le n° 840, le 11 octobre 1824; il y avait six mois à peine qu'il était entré chez Charlet.

Dès le commencement de l'année 1825, il fut occupé pendant plusieurs mois à faire, pour un amateur qui venait chez son maître, des petits sujets de genre et des scènes militaires d'après un programme qui lui était donné; ces dessins à la sépia sur papier de couleur et rehaussés de blancs lui étaient peu payés, il est vrai, mais cette ressource, jointe au produit de quelques peintures qu'il faisait chez lui pour M. Riban, suffisait à sa modeste ambition.

Ce travail fut interrompu par une affreuse maladie qui faillit coûter la vie à Raffet. Il fut atteint de la petite vérole qui le retint au lit pendant environ deux mois. Charlet avait un pied-à-terre à Moussy-le-Vieux, près Dammartin; il allait passer une partie de la belle saison chez le père Pommier, l'aubergiste du village : ce fut dans cette auberge que Raffet alla rejoindre son maître et passer sa convalescence.

A son retour, Raffet songea à faire de la lithographie. Il avait pu s'initier, en taillant les crayons de Charlet, aux mystères de cet art encore nouveau, mais il n'osait pas le questionner; et puis, souvent Charlet aimait à travailler seul, dans un petit atelier séparé [1] : alors, impossible de rien voir! Ce fut son camarade de Rudder qui, novice lui-même dans ce genre de travail, lui en donna les premières notions. Raffet prit une petite pierre, l'emporta chez lui et fit sa première lithographie qu'il intitula : *Attaque d'un village*. Le dessin était terminé, mais il fallait trouver un éditeur; et ce n'était pas chose facile, surtout pour un commençant. Le hasard lui vint en aide : Frérot, un éditeur de fraîche date, venait souvent chez Charlet; de Rudder lui fit voir l'épreuve et lui proposa la planche. Après quelques moments d'hésitation, Frérot l'accepta et en fixa le prix à 20 francs, à la condition qu'on lui ferait un pendant: le lendemain, Raffet ne se sentait pas de joie en apprenant qu'il allait avoir les honneurs de l'exposition des boulevards et de la rue, entre les Géricault, Charlet, Bellangé, H. Vernet, etc. Aussi, quand son ami lui rappela qu'il s'était engagé en son nom à lui faire faire un pendant, s'écria-t-il : « Comment, un pendant? mais, mon cher, je lui en ferai cinquante, s'il les veut! » Et il fit la *Prise d'un retranchement*, qui, bientôt, fut suivie d'autres sujets militaires, de scènes de mœurs et de théâtre les plus

1. Nous devons dire ici que Charlet ne faisait pas payer ses élèves; il fallait, pour être admis dans son atelier, qu'on lui plût et que déjà l'on fût d'une certaine force; il donnait à copier des sépias, des aquarelles. On y dessinait d'après la bosse, mais jamais d'après le modèle vivant; et quand ses élèves voulaient peindre, c'étaient des casques, de vieilles armures, groupés auprès d'étoffes de velours ou de soie, qui leur servaient de modèles.

en vogue : *Robin des Bois*, et *Jocko, ou le singe du Brésil.*

Nous n'avons pas l'intention de mentionner dans cette Notice toutes les lithographies de Raffet, mais nous aurons quelquefois l'occasion de citer des planches devenues tellement rares, qu'elles sont presque ignorées de tous; de ce nombre est : *Le général Foy aux Champs-Élysées;* il tient à la main un parchemin sur lequel on lit : Charte. Les dieux Mars et Mercure le présentent à Napoléon qui lui pose sur la tête la couronne de l'immortalité ; l'empereur, en uniforme de général, est à demi enveloppé d'un manteau blanc ; dans le fond, des généraux, des maréchaux et des déesses de l'Olympe contemplent ce tableau. Cette lithographie, l'une des premières de Raffet, a été exécutée d'après la composition d'un amateur qui a fait mettre les initiales PL dans le bas du dessin.

Vers la fin de l'année 1825, un éditeur publia un album par divers artistes ; Raffet, qui jusque-là n'avait produit que quelques croquis, y prit la plus belle part, en faisant paraître deux planches dignes de son maître et représentant : la première, un grenadier de la vieille garde, la tête nue, le sabre à la main, portant un jeune enfant qu'il serre contre sa poitrine en s'écriant : « Je le sauverai ou je perdrai la vie ! » la seconde, une vivandière donnant à boire à un soldat blessé, lui disant : « Nous avons la victoire, Fanfan, bois, c'est Catin qui régale. »

Raffet, ainsi que nous l'avons dit, n'avait pas encore fait de lithographies terminées; aussi était-il inquiet de la réussite de ses deux dernières. Il vint à l'imprimerie Senefelder et Cᵉ que dirigeait M. E. Knecht, et où j'étais premier ouvrier. Raffet me recommanda les plus grands soins, ajoutant avec cette modestie que nous lui avons

tous connue : « Je sais que mes dessins ne sont pas très-bien, mais, en y apportant toute votre attention, ils pourront passer, et je vous en serai très-reconnaissant ! » Il revint le soir, vit les épreuves et en fut satisfait ; il ne cessait de répéter en me serrant la main : « C'est étonnant ! rien n'y manque, tout est venu comme je l'ai fait ! Ah ! mon cher ! vous n'avez pas idée du plaisir que je vous dois. » Moi, qui n'avais fait que mon devoir, j'étais surpris de ces remercîments ; car trop souvent les artistes, sobres d'éloges envers nous, sont portés à nous rendre responsables de leur inexpérience. Raffet me quitta en me laissant son adresse ; je fus le voir plusieurs fois, rue de la Verrerie, 4 ; il m'accueillit avec bienveillance et affection, me présenta à sa mère, et bientôt nous nous liâmes d'une amitié fraternelle qui ne fit que s'accroître pendant trente-cinq années des relations les plus intimes.

En 1826, il fit paraître chez Moyon son premier album, composé de quatre planches et un frontispice ; puis il continua, pour Frérot, les petites scènes militaires et de mœurs, et commença l'*Histoire de Jean-Jean* (seize planches et un frontispice), qu'il ne termina qu'en 1827. Il entreprit, pour le même éditeur, une suite assez nombreuse des uniformes de l'armée française, dont nous aurons l'occasion de reparler plus loin.

Cette même année, il fit les batailles de Maïpu, d'Ayacucho, de Fleurus ; la *Communion des Grecs à Missolonghi,* etc., puis une petite planche devenue excessivement rare : elle représente un officier supérieur en costume de hussard étranger ; il est assis, tenant une plume dans la main droite et dans l'autre un parchemin sur lequel on lit : *Abdicacion;* la Renommée tient la palme de la gloire

qu'elle présente au guerrier et embouche la trompette dont la flamme, en se développant, laisse apercevoir, tracés en petits caractères : Viva Bolivar !

De 1826 à 1827 parut, chez Décrouan, une *Histoire de Napoléon* en vingt-quatre planches. Cette publication est d'un curieux enseignement : en même temps que certaines parties de ces dessins sont des plus médiocres, d'autres décèlent une main hardie et une imagination féconde qui font pressentir que l'artiste ne s'en tiendra pas là.

Ses albums de 1827 et 1828, édités, le premier, par Moyon, et le second chez Chabert, attestèrent d'incontestables progrès, mais on craignit qu'il ne devînt l'imitateur de son maître, tant ses compositions se rapprochaient de son genre et de sa manière de faire. Dans le courant de l'année 1827, il quitta l'atelier de Charlet pour travailler seul, passage Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, n° 4. Bientôt parut l'*Allocution devant Augsbourg*, d'après le tableau de Gautherot ; après les premières épreuves de cette planche, l'aigle du drapeau fut effacée *par ordre* et remplacée par un fer de lance. Dans les premiers mois de l'année 1828, il fit, pour pendant à l'*Allocution, Napoléon à Waterloo*. Ces deux pièces, sur format grand aigle, furent très-appréciées, et, aujourd'hui encore, sont fort recherchées.

C'est à tort que quelques personnes ont prétendu reconnaître la touche de Charlet dans plusieurs lithographies de Raffet ; *une seule* a été légèrement retouchée, et voici dans quelles circonstances :

Charlet vint un jour voir son élève qui terminait la grande pièce de Waterloo ; il fut très-content de sa composition, mais il lui recommanda plus de parti pris dans l'exécution ; Raffet pria son maître de donner quelques

touches à sa planche, ce que fit Charlet, en teintant par de larges hachures, qui se reconnaissent facilement, quelques lumières laissées un peu trop vives. Raffet remercia chaudement son maître de sa complaisance et de ses excellents conseils.

Raffet fit cette même année la *Poste royale*, exercice d'équitation du cirque Franconi, puis les planches des voitures publiques, ci-après :

1 Diligence Laffitte et Caillard;
2 Omnibus;
3 Citadine de place;
4 Dame blanche;
5 Tricycles;
6 Écossaises.

Vers la fin du mois de juin, Raffet entreprit un petit voyage le sac au dos; il visita Rouen, le Havre, s'arrêtant sur sa route partout où il trouvait un sujet à dessiner. Au retour, il vint habiter rue Saint-Antoine, 77.

En janvier 1829, parut, chez les frères Gihaut, un cahier de plusieurs croquis à la feuille, parmi lesquels se trouvent quelques souvenirs de son voyage; cet album obtint un très-beau succès. Gihaut était l'éditeur privilégié des Bellangé, Charlet, Géricault, etc.; il sentit que Raffet manquait à cette pléiade d'artistes, et, à partir de cette époque, sauf la collection des uniformes de l'armée française qu'il continua pour Frérot et quelques planches isolées pour têtes de romances, les journaux *l'Artiste, la Caricature*, etc., tout ce qu'il fit en lithographie fut publié par ses nouveaux éditeurs. Immédiatement après ses croquis, il termina le cahier des voitures publiques par la

Citadine-Omnibus et la Béarnaise. Raffet, dont le logement était insuffisant pour y faire de la peinture, loua un petit atelier dans l'ancien palais abbatial, rue de l'Abbaye, 3. C'est là qu'il fit connaissance de M. de Sainson, voyageur autour du monde et artiste distingué, en lithographiant, d'après ses dessins, plusieurs planches du voyage exécuté par l'*Astrolabe*, sous le commandement de Dumont d'Urville. Raffet éprouva bientôt l'ardent désir de se livrer à des études plus sérieuses que celles qu'il avait faites jusque-là; il entra chez le baron Gros, dont l'atelier était situé dans la première cour de l'Institut, en face du pont des Arts; de sept heures du matin à midi, que durait la séance, il travaillait sans relâche; aussi, quand arrivaient les mardis, jeudis et samedis, jours où l'illustre professeur venait surveiller ses élèves, notre ami recevait-il sa récompense par de nombreux encouragements de son maître, qui pourtant ignorait complétement son nom, ainsi que le prouve l'anecdote suivante [1].

Dans le commencement de l'année 1830, Raffet venait de faire paraître un album dans lequel on remarquait deux planches capitales : la Moskowa et surtout Waterloo. Un jour que notre grand peintre de batailles passait sur le quai, il s'arrête devant l'étalage d'un marchand d'estampes : « Combien ce Waterloo? — Un franc. » Puis, après l'avoir examiné attentivement : « C'est beau, c'est très-beau! s'écria-t-il; de qui est ce dessin? — C'est d'un jeune élève de M. Gros, qu'on appelle Raffet. — Vous êtes dans l'erreur, M. Gros n'a pas d'élève de ce nom. — Je vous

1. C'était le massier, un nommé Poisson, qui inscrivait le nom des élèves et à qui l'on payait 20 francs par mois pour le maître, et en plus la masse pour frais de modèles, chauffage, etc.

demande bien des pardons, mais je peux vous certifier que je vous dis la vérité, car plusieurs de ces messieurs me sont connus, et maintes fois je les ai entendus appeler ainsi un de leurs camarades d'atelier. — Vous n'avez sans doute pas la prétention d'être mieux renseigné que moi ; je ne connais pas Raffet, et je suis le baron Gros. » Le marchand s'inclina en ajoutant : « Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, monsieur le baron, mais je vous répète que je suis parfaitement certain de ce que j'avance. » Arrivé à son atelier, M. Gros demande s'il y a parmi ses élèves un nommé Raffet; plusieurs de ses camarades répondent affirmativement, et notre ami se lève en disant à son maître : « C'est moi. — Ah ! c'est vous qui avez fait cela? lui demanda-t-il en lui présentant la lithographie qu'il venait d'acheter. — Oui, monsieur le baron. — Et d'après qui avez-vous fait cette planche? — Mais, d'après personne, répondit timidement l'élève ; j'ai lu les relations de cette grande bataille, et j'ai composé mon sujet. — Alors, que venez-vous faire ici? — Je viens apprendre ce que j'ignore. — Soyez moins modeste, mon ami, vous n'ignorez pas grand' chose, lui dit le grand artiste en lui frappant familièrement sur l'épaule; et vous savez qu'en fait de batailles, je m'y connais ! » A dater de ce jour, le maître se rappela le nom de son élève, auquel il prédit les plus grands succès.

Raffet, dans cet album, s'était tout à fait éloigné du genre de Charlet; il était devenu lui-même, et révélait par là ce qu'il devait être quelques années plus tard : un grand artiste d'un talent inimitable.

Trois planches faites à la même époque n'ont pas été publiées et ont été effacées après le tirage d'une vingtaine

d'épreuves; elles avaient pour titres : *Manœuvre à la prolonge; Artillerie légère en action.* La dernière était tirée du chant IXe de la *Jérusalem délivrée.* Il fit encore cette année la *Revue du 29 août* 1830, plusieurs scènes de barricades et deux vignettes pour la tragédie de *Une Fête de Néron* et pour le drame de *Christine à Fontainebleau.*

Vers la fin de 1830, Raffet, afin de se trouver plus près de l'atelier de son maître, vint habiter au n° 1 de la rue des Grands-Augustins; puis, cédant aux conseils de quelques-uns de ses camarades et du baron Gros lui-même, il se présenta aux Beaux-Arts, où il fut admis le septième au concours de peinture.

Le sujet donné était : « Le Xante poursuivant Achille « et lançant contre lui ses vagues courroucées. »

Le tableau de Raffet, quoique d'un effet saisissant et d'une brillante composition, n'obtint pas le prix; cette première tentative ne le rebuta point, il se promit de prendre sa revanche à la première occasion, ce qu'il fit le 11 avril 1832. Le programme du concours était ainsi conçu : « Acte d'autorité paternelle sur Flaminius, tribun « du peuple.

« Le Sénat n'avait pas cru devoir partager quelques « terres qui avaient été conquises sur les Gaulois; il crai- « gnait d'irriter cette nation belliqueuse et conservait ces « terres comme un moyen d'entretenir la paix avec elle « en lui donnant l'espoir de les ravoir un jour.

« Sans entrer dans ces vues, entraîné par le désir de se « populariser, Flaminius, tribun du peuple, proposa d'en « faire la distribution à la classe indigente; en vain le « Sénat emploie près de lui menaces, prières, rien ne sau- « rait le fléchir. »

« Flaminius convoque l'assemblée du peuple et se « préparait à faire la lecture de la loi, lorsque *son père « indigné s'élance à la tribune, le saisit par la main et « le force à en descendre.*

« Le peuple, muet de surprise et frappé de respect par « cet exemple d'autorité paternelle, n'osa faire éclater ni « plaintes ni menaces. »

Cette esquisse, qui valut à notre artiste une médaille d'argent, est sans contredit la plus belle qui figure à l'École des beaux-arts dans le salon des grands prix de Rome.

C'était le moment où la réputation de Raffet grandissait de jour en jour; les commandes de dessins et de vignettes lui arrivèrent en si grande abondance qu'il s'en occupa presque exclusivement et ne songea plus au concours, qui, du reste, cette année, n'eut aucun résultat.

C'est alors qu'il fit paraître, à la librairie Perrotin, quatre vignettes pour le ve volume des *Chansons de Béranger;* celle intitulée : le *Vieux caporal,* comptera toujours au nombre de ses plus belles créations. Bientôt après parut le *Musée de la Révolution française,* composé de 14 bois pour têtes de pages et de 45 planches dont 43 étaient l'œuvre de Raffet; parmi ces dernières six furent gravées à l'eau-forte par l'artiste lui-même; ce sont les suivantes :

1 Le Serment du Jeu de Paume;
2 La Séance royale;
3 La Prise de la Bastille;
4 Les 5 et 6 octobre à Versailles;
5 La Bataille de Jemmapes;
6 Journée du 13 vendémiaire.

« Ces petites pièces avaient été gravées par Raffet « pour une histoire de la Révolution. Elles furent jugées « trop peu faites par l'éditeur, qui les fit copier au burin « avec une faiblesse qui défigure l'œuvre originale[1]. »

Raffet était du petit nombre de ces natures d'élite qui ne se laissent point aller au découragement et savent se faire place à force de persévérance et de talent. Nous plaçons ici la *Journée du 13 vendémiaire*, que l'artiste nous donna en 1835. Cette composition ne parut point dans les journées de la Révolution.

En même temps qu'il illustrait les divers ouvrages que nous venons de citer, Raffet exécutait des dessins remarquables pour Walter Scott, Chateaubriand, etc., et ne négligeait point pour cela ses albums annuels. Dans celui de 1831, consacré presque entièrement aux souvenirs de la Révolution de 1830, on trouve un digne pendant à Waterloo, c'est Lutzen; celui de 1832 rassemble des sujets tout à fait complets, tels que : *Serrez vos rangs! Vive la République!* (1793), la *Leçon de danse*, etc. Il produit encore en 1831 le portrait de M. Benoist des Sablons et un uniforme de chasseurs de la garde nationale; c'était un hommage destiné à sa compagnie, qui venait de l'élever au grade de sergent[2]. Raffet eut un instant l'idée de consacrer un cahier à la gloire des Polonais. Ce projet ne reçut qu'un commencement d'exécution par la planche ayant pour titre : *Infanterie polonaise*

1. Ph. Burty; *Gazette des Beaux-Arts*, 1er juin 1860.

2. Raffet passa du grade de sergent à ceux de sous-lieutenant et de capitaine, dans la 11e légion de la garde nationale. Il y fit son service de 1831 à 1848, époque à laquelle ses fréquents voyages le décidèrent à donner sa démission.

Journée du 13 Vendémiaire

marchant à l'ennemi (1813), qu'il fit en octobre 1832; voici dans quelles conditions :

Un de ses anciens camarades d'atelier, nommé Urruty, assez habile à faire la lithographie, vint le voir dans un moment où il manquait de travaux et lui proposa de lui préparer ses planches, c'est-à-dire de mettre le décalque sur la pierre et d'y faire les teintes plates d'après un modèle donné. Raffet, toujours obligeant, consentit à cet arrangement qui pouvait procurer du travail à son camarade; ils firent ensemble deux planches, celle qu'on vient de citer, et l'année suivante, le n° 11 du siége d'Anvers : *Prise de la lunette Saint-Laurent;* mais l'artiste dut bientôt renoncer à cette combinaison, tant ses procédés d'exécution différaient de ceux de tout autre.

Dans l'ordre de ses travaux, il convient de placer ici le portrait lithographié de M. Amable Gihaut, et deux sépias des *Orphelins du choléra,* dont il retoucha les pierres.

Vers la fin de cette année, Raffet ne put résister au désir d'assister à une campagne sérieuse; il partit en toute hâte pour être témoin de la reddition de la citadelle d'Anvers; un mois après, il revenait à Paris avec des portefeuilles remplis de dessins et de croquis qu'il publia en 24 planches[1]. Cette belle suite de sujets historiques fut vivement recherchée de tous les artistes; elle vint encore augmenter la brillante renommée de Raffet.

1. Les planches 1 à 6 parurent en avril, les nos 7 à 12 en juillet 1833. Sur le dessin n° 1 l'artiste avait placé l'officier à droite de son peloton; après les essais, cette erreur fut rectifiée. Le frontispice de cet ouvrage a été recommencé par suite d'un long tirage; il existe donc deux planches.

Pendant qu'il lithographiait le *Siége d'Anvers*, il illustrait *la Némésis*, *Napoléon en Égypte*, *Waterloo*, *le Fils de l'Homme*, etc., ce qui ne l'empêchait pas de consacrer un jour par semaine aux études peintes d'après nature.

Son album de 1833 débute par une magnifique planche intitulée : 1813. C'est l'empereur Napoléon suivi de son état-major, dirigeant son cheval lancé au galop au milieu d'un marais fangeux, couvert de hautes herbes et de roseaux[1]. Vient ensuite un épisode de la campagne de France; *Provins*, 1814; puis *l'Inspection*[2]; *l'Œil du maître*, etc.

Une très-jolie planche qui devait faire partie de cet album fut supprimée par l'artiste et effacée après le tirage de deux épreuves d'essais; elle devait avoir pour titre : *Craonne*, 1814.

L'empereur, monté sur un cheval blanc et suivi de deux officiers d'état-major, traverse à pas lents le champ de bataille, dont le terrain est jonché de cadavres et de débris. La lune et quelques chaumières embrasées éclairent ce lugubre tableau.

Dans le courant de l'année 1833, un industriel nommé Weynen imagina, pour appeler l'attention des acheteurs sur son commerce de papeterie, de faire revêtir à une douzaine de colporteurs, hommes et femmes, un costume assez élégant; les hommes portaient un chapeau ciré, une veste bleue à deux rangées de boutons dorés, le gilet et le pantalon garance. Les femmes portaient également le

1. Les épreuves d'essais n'ont pas la signature de l'artiste; ce n'est que lors du tirage que cette omission a été réparée.

2. La planche de *l'Inspection* a été refaite, la première ayant été cassée pendant l'impression.

chapeau ciré, un caraco bleu et une jupe rouge, ce qui leur donnait une certaine ressemblance avec les cantinières de nos régiments.

M. Weynen, me sachant lié avec Raffet, me pria de lui demander s'il consentirait à faire un dessin de ses colporteurs. Raffet, qui ne savait rien refuser, prêta son talent à cette innocente réclame et fit deux planches du format de ses costumes militaires que le fabricant distribua à ses clients habituels. Bien plus, il se complut à exécuter un tableau-enseigne, représentant une colporteuse en grandeur naturelle. Ce tableau, que l'on ne découvrait que les jours de beau temps, était placé rue Neuve-Saint-Marc, 10, à l'angle de la place des Italiens, où il attirait la foule.

Quatre toiles de moyenne grandeur, sur les mêmes sujets, furent encore peintes par Raffet. Je me souviens de l'une d'elles, qui représentait une gentille colporteuse offrant aux passants ses cahiers de papiers à lettres; la scène se passait devant le pont des Arts, à quelques pas du bureau de péage, où l'on voyait l'invalide à moitié endormi; le palais de l'Institut formait le fond du cadre. L'artiste avait su tirer parti de ce sujet et en faire un charmant tableau de genre; il fit ces peintures dans un petit logement loué provisoirement, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 10, en attendant qu'on lui préparât une demeure rue des Beaux-Arts, n° 5, dans une maison où se trouvait un assez bel atelier. Dès qu'il en prit possession, il entreprit un magnifique tableau de *Napoléon à Waterloo,* et se livra, pour les *Scènes de la Révolution,* à des études d'après nature sur des têtes détachées du cadavre auquel elles appartenaient. Il gardait quel-

quefois ces tristes modèles une semaine, faisant chaque jour une étude nouvelle et arrivant ainsi à la période de la décomposition. Il considérait ces rebutantes études comme indispensables, pour les utiliser sur un champ de bataille, ou dans toute autre scène de carnage ou de mort.

Son album de 1834 nous fait assister à la prise du fort Mulgrave et à la dernière charge des lanciers rouges à Waterloo. Un grand succès et un grand revers! Ces deux lithographies placèrent dès lors Raffet au rang de nos premiers peintres de batailles.

Dans le mois de février parut un cahier de travestissements par Pierre, son élève. Le maître retoucha quelque peu ces planches qui avaient pour titres :

1 Page.
2 Albanais.
3 Dalmate.
4 Syrien.
5 Noble polonais.
6 Tyrolienne.

Il termina en septembre l'ouvrage du *Siége d'Anvers* par les planches 13 à 24[1], et acheva plusieurs études peintes.

A la même époque il exécuta deux aquarelles sur la Révolution polonaise : la première (la *Fusillade à Fischau*)

1. Les nos 13 à 18 ont été publiés en mai 1834, et les nos 19 à 24 en septembre.

Le no 18 a été recommencé, la pierre s'étant cassée aux épreuves d'essais; celle refaite est en tout point semblable à la première, mais l'artiste a ajouté un levier auprès du Hollandais blessé, qui enveloppe son pied avec un linge.

fut reproduite en lithographie et signée *Laure,* mais il est facile de reconnaître qu'elle a été terminée par le maître.

La seconde (les *Cartouches*), exécutée sur pierre en esquisse par l'artiste lui-même, a été effacée après un tirage de huit à dix épreuves.

Ainsi chaque année était marquée par de nombreux travaux et de nouveaux succès; les motifs de l'album de 1835 viennent les justifier. « Secourez la Vivandière! » s'écrie une pauvre femme renversée par l'attelage d'une pièce de canon; à ses cris un artilleur et un soldat du train arrêtent brusquement leurs chevaux, afin d'éviter un second malheur! La *Dernière charrette,* où de nouvelles victimes vont arroser de leur sang l'échafaud révolutionnaire; *Ordre du Jour;* le *Carré enfoncé,* etc.

Notre artiste, toujours préoccupé de l'idée de faire de la grande peinture, vint demeurer rue Monsieur-le-Prince, nº 20, où il loua deux ateliers : c'est dans celui du rez-de-chaussée que toutes ses études de chevaux ont été exécutées.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, Raffet avait contracté de bonne heure l'amour du travail, et, bien qu'alors sa position lui permît de prendre un peu de repos, il n'avait jamais été plus laborieux ; il semblait se jouer des difficultés et son esprit créait comme par enchantement toutes ses merveilleuses compositions. Dans un mémorial où il inscrivait ses travaux, je lis à l'année 1835 :

Pour M. Furne :

Retraite de Russie; le 13 Vendémiaire ; Mort de Bonchamps ; la Dame Lorenzo; l'Hôtellerie de Peñaflor; Gil-Blas et l'Archevêque.

Pour M. Renduel :

La Cour des Miracles; Phébus et Esmeralda; Lucrèce Borgia.

Pour M. Pourrat :

Le roi Jean à la Bataille de Poitiers; Jeanne d'Arc.

Pour M. Barba :

Jean; Sœur Anne; la Femme, le Mari et l'Amant; l'Enfant de ma femme; le Cocu; Madeleine; Un bon Enfant; la Pucelle de Belleville; les Deux Amis; la Laitière de Montfermeil; Ni jamais, ni toujours; la Maison blanche; Tableau de mœurs; Portrait de Bernadotte.

Pour M. Moutardier :

Wagram; Hohenlinden; Héliopolis; Erfürth; Passage du Saint-Bernard; le Lendemain de la Bataille d'Austerlitz; Mort de Lannes; Concordat de Fontainebleau; le Champ de bataille d'Eylau; Lutzen; les Adieux de Fontainebleau; Friedland; Montereau; Entrée dans Berlin; Arcis-sur-Aube; Mort de Napoléon; les Élèves de l'École polytechnique aux buttes Saint-Chaumont; Expulsion de Manuel; Exécution du maréchal Ney.

Pour le journal *l'Artiste :*

Le Testament de Pigault-Lebrun; Mouton et Bernard.

En avril, Raffet fit un petit croquis représentant un génie ailé pour placer en tête du *Manuel de l'Imprimeur-Lithographe;* peu après parut la belle affiche de la *Némésis,* la petite planche de Jacki et les Vedettes (tête de romance).

Le 25 août, il nous donnait une grande lithographie ayant pour titre : 28 *Juillet* 1835, représentant l'horrible attentat de Fieschi; cette planche est signée *Laure;* mais, comme celle des *Polonais à Fischau,* elle a été composée et terminée par Raffet.

A cette époque, il commença les seize aquarelles pour l'*Illustration de l'armée française,* qui furent lithographiées par Llanta pour l'éditeur V. Delarue; sept furent terminées en 1835, et les neuf autres l'année suivante.

A chaque commencement d'année l'album de Raffet était impatiemment attendu par les artistes et par les appréciateurs d'un talent aimé du public. Le cahier de 1836 fut accueilli avec une vive faveur; on y voyait le *Billet de contentement; De quoi vous plaignez-vous, ô Hussard!* etc.; puis une marche de troupe par une pluie battante, où des soldats de la vieille garde, le fusil sous le bras, recouvert par le pan de leur capote, marchent auprès du grand empereur. Ce beau dessin à pour titre : *Ils grognaient et le suivaient toujours,* et rappelle un peu la composition de Craonne.

La *Retraite du Bataillon sacré à Waterloo,* chef-d'œuvre de composition et d'exécution, devait compléter cet album, déjà si riche et si varié; par malheur la pierre se brisa pendant le premier tirage. Elle fut remplacée par celle intitulée : *le Terme.*

Cette même année parut dans le journal *l'Artiste : le Déshérité;* un *Napoléon au bivouac,* l'*Épisode de la campagne de Russie,* d'après le tableau de Charlet, et, pour l'affiche du *Napoléon en Égypte : le Général Bonaparte couronné par la Victoire.*

Pour M. Fournier :

Les dessins sur bois de Béranger :

La Vivandière; les Gaulois et les Francs; le Dieu des Bonnes gens; la Sainte-Alliance barbaresque; le Vieux Drapeau; l'Exilé; Brennus; Psara; le Vieux Sergent; le Chant du Cosaque; les Missionnaires; les Souvenirs du Peuple; les Bohémiens; le Cinq Mai; les Tombeaux de Juillet; les Contrebandiers; Poniatowski; la Fille du Peuple; le 14 Juillet.

Pour M. Pourrat :

Mort de Bayard; Mort de Louis XVI; François Ier armé chevalier par Bayard; Napoléon en Russie; Prière d'un chevalier; Combat de Saladin et Richard; Bonaparte en Italie; Cromwell et sa fille; Crève-Cœur et Louis XI; Rob-Roy; Ivanhoe; Waverley; le Monastère; Marie-Stuart à Loch-Leven; la Prison d'Édimbourg.

Du 1er septembre au 3 octobre 1836, Raffet fit une excursion à Compiègne pour s'initier aux manœuvres militaires et à la vie des camps; il en rapporta de charmants dessins dont il annonçait la prochaine publication, sur le frontispice de son album de 1837. Cet album qui, par suite des travaux importants et continus qu'il allait entreprendre, devait être le dernier de ses cahiers annuels, fut aussi celui qui eut le plus de retentissement et de succès. Il contenait, entre autres planches, le *Lendemain d'une bataille; Bautzen*, et enfin, l'une des pièces capitales de son œuvre, l'immortelle création de la *Revue Nocturne*, qui, à elle seule, est tout un poëme ! En effet, quoi de plus saisissant que cette sublime page où des milliers de cava-

liers, morts depuis un demi-siècle, viennent reformer leurs nombreux escadrons pour défiler *à l'heure de minuit, devant César décédé?*

« Tous ces vieux guerriers, au crâne osseux, portent superbement encore le casque à crinière des cuirassiers de notre ancienne armée, et agitent de leurs mains desséchées leurs longs sabres, scintillants comme des épées flamboyantes; leurs chevaux fantastiques, dont les yeux et les naseaux lancent des jets de flammes, bondissent et volent bien plus qu'ils ne courent, et pourtant on voit à la formation régulière des pelotons qu'ils savent obéir à la main qui les dirige.

Dans cette vaste plaine, où le silence n'est interrompu que par le cliquetis des cuirasses et le bruit métallique et saccadé des fourreaux de fer qui sautent et retombent lourdement sur le flanc des coursiers, on aperçoit au loin l'Empereur à cheval, précédant de quelques pas son nombreux état-major; puis, au delà, hommes et chevaux disparaissent, ne laissant d'autres traces de leur présence qu'une longue vapeur blanchâtre qui s'élève lentement et se disperse dans les airs!

Ce tableau, digne de Michel-Ange, mit le comble à la gloire et à la réputation de l'artiste... Raffet était arrivé!

Le 27 octobre, il recevait la commande d'un tableau pour le musée de Versailles : c'était la prise de Coblentz par le général Marceau. Je l'en félicitais un jour en lui demandant quand il le commencerait : « Jamais, me répondit-il, et j'en ai du regret, car le motif me plairait; mais comprenez-vous qu'on me donne, pour développer un pareil sujet, un panneau étroit et tout en hauteur, un entre-deux de croisée? Il me semble être dans un vête-

ment où je n'ai pas la liberté de mes mouvements, et, rien que d'y penser, j'étouffe! » Il ne fit même pas l'esquisse qu'on lui demandait par la lettre suivante :

MAISON DU ROI.

Direction des Musées royaux.

« M. de Cailleux prie M. Raffet de lui faire savoir s'il s'est occupé du tableau de la prise de Coblentz par le général Marceau, et lui sera fort reconnaissant de lui envoyer son esquisse le plus tôt possible.

« Il lui renouvelle l'assurance de ses sentiments distingués.

« Au Louvre, ce 12 novembre 1836. »

Vers la fin de cette année, les journaux retentirent des tristes résultats de notre première expédition de Constantine, entreprise avec des forces insuffisantes et dans une saison trop avancée; Raffet s'en émeut, saisit ses crayons et nous donne : *le Bataillon carré de Changarnier; A nous, 2e léger! le Capitaine Peyronny ramenant un soldat blessé* qu'il a placé sur son propre cheval, dont il tient la bride; *l'Embuscade; une Marche sur Constantine* par un temps de neige; enfin, une brillante *charge de chasseurs d'Afrique sur les Arabes*. Ce magnifique cahier de six planches et un frontispice fut publié dans le mois de février 1837, deux mois à peine après l'expédition; puis il reprit la suite de Pourrat : *les Puritains; Kenilworth; Nigel et Jacques; l'Antiquaire; le Pirate; les Eaux de Saint-Roman; Richard en Palestine;* la *Fiancée de Lammermoor;* le *Château*

dangereux; Guy Mannering; Charles le Téméraire; Peveril du Pic; Chactas et l'Espagnol; le *Dernier Abencerage.* Il fit aussi pour le journal *l'Artiste : État-major* (1794), ainsi que trois lithographies pour l'*Album cosmopolite.*

Nous voici arrivé à 1837, date intéressante dans la trop courte carrière de notre cher artiste. A cette époque, un homme jeune et plein d'ardeur pour les arts et les sciences, auxquels il consacrait une part importante de sa grande fortune, M. le comte Anatole Démidoff, allait entreprendre un grand voyage scientifique dans la Russie méridionale et la Crimée; il se faisait accompagner par des ingénieurs, des savants : il fallait aussi un artiste. M. de Sainson, le voyageur maritime dont nous avons parlé, était depuis peu attaché au comte Démidoff. Il avait conservé un très-bon souvenir de Raffet, dont le nom était répété avec enthousiasme dans les salons artistiques depuis ses récentes publications de la *Grande revue* et de la *Retraite de Constantine;* il vint le voir et, après de nombreux pourparlers, le présenta au comte, qui le connaissait déjà par ses œuvres; dès lors le voyage fut résolu. La seule objection de Raffet se rapportait à sa mère; c'était pour elle seule qu'il redoutait les éventualités d'une pérégrination lointaine; mais il avait trouvé un cœur généreux et accessible à tous les nobles sentiments : l'obstacle fut aisément levé.

Il s'agissait d'une exploration à la fois industrielle et scientifique, organisée sur la plus vaste échelle. Dès le commencement d'avril, les ingénieurs étaient partis pour les bords du Don, avec un personnel choisi. Au mois de juin, les naturalistes se trouvaient réunis à Vienne. C'est là qu'ils furent rejoints par le chef et le promoteur de

l'expédition. M. Démidoff arrivait accompagné de M. de Sainson et de Raffet, qui était venu me faire ses adieux le mardi 13 juin, veille du départ.

Quel vaste champ allait s'offrir à la vive imagination du grand artiste, lui qui souvent avait rêvé à quelques-uns de ces pays qu'il allait parcourir!

Nos voyageurs visitèrent l'Autriche, la Hongrie et le cours du Danube, la Valachie, la Moldavie; la Bessarabie, Odessa, la zone méridionale de la Russie, la Crimée, traversèrent le détroit de Kertsch et ne s'arrêtèrent qu'à Taman, au pied du Caucase, terme extrême de leur longue et fructueuse excursion.

De retour à Odessa, et au moment où nos voyageurs se disposaient à rentrer par la frontière autrichienne, la peste venait d'éclater dans la ville ; toute issue fut immédiatement fermée du côté de la terre : heureusement que la mer était encore libre ; aussi se hâtèrent-ils de prendre passage à bord du bateau à vapeur *le Nicolas Ier*, qui appareillait pour Constantinople. Quelle joie pour Raffet, que ce voyage inattendu ! il allait voir la ville des merveilles orientales, il ne cessait de répéter : « Constantinople ! est-ce possible? nous allons voir Constantinople ! »

Le 6 novembre, la tribu voyageuse entrait dans le Bosphore ; Raffet, placé comme une vigie à l'avant du navire, poussait des cris d'admiration à mesure qu'un détour du canal révélait de nouvelles beautés. Il était enivré d'enthousiasme et, traçant sur son calepin, d'une main fiévreuse, tout ce qu'il pouvait saisir, il ne cessait de s'écrier : « Que c'est beau ! Dieu ! que c'est beau ! »

On visita, trop rapidement au gré de l'artiste, ces splendeurs qu'on n'oublie jamais, puis il fallut s'embarquer

sur le *Dante* pour revenir en France. Les Dardanelles franchies, on mit pied à terre à Smyrne, à Malte, et on aborda à Marseille.

Au départ, le grand seigneur et l'artiste se connaissaient à peine; au retour, Raffet, digne appréciateur des qualités d'un grand cœur, vouait à son Mécène une amitié qui fut sincèrement partagée et qui ne s'est jamais démentie.

Raffet rentrait à Paris le lundi 15 janvier 1838, rapportant de son voyage assez de motifs pour en enrichir un album de cinq cents planches. Quand on lit, au bas des dessins de Russie, les dates où ils furent pris et qui sont extraites de son journal de voyage, c'est à peine si l'on en croit ses yeux ! on se demande comment sa main, quelque rapide qu'elle fût, pouvait si vite obéir à sa pensée !

M. Anatole de Démidoff, dans ce magnifique ouvrage qui fut publié pour rendre compte de son expédition dans la Russie méridionale, se plaît à citer souvent l'activité du grand artiste. Qu'il nous soit permis de retracer ici quelques passages de cet excellent livre

(A Rastadt, page 22.)

« Pendant qu'on changeait nos chevaux, Raffet eut le « loisir de dessiner en détail l'uniforme complet des sol- « dats de la belle infanterie badoise, casernés dans le voi- « sinage de la poste et qui se prêtèrent avec beaucoup de « complaisance aux désirs de l'artiste.

« Raffet est actif, il met à profit les moindres accidents « du chemin; sa main toujours prête, son crayon tout « taillé, il ne demande qu'un prétexte pour jeter sur le « papier tout ce qui passe sur la route; aussi, comme il

« apprécie l'admirable lenteur des postillons badois, qui « paraissaient le comprendre à merveille! Chaque fois « que le maudit postillon nous arrêtait un quart d'heure « au moins à chaque relais : « Voilà comment il faut courir « la poste, » disait Raffet... »

(A Stuttgard, page 28.)

« ..... L'armée wurtembergeoise a occupé le peu de « loisir que laissait à Raffet notre rapide passage; les uni- « formes ne lui ont pas manqué aux abords du palais du « roi... »

(A Drenkova, page 96.)

« Nous étions tous descendus pour jouir de la prome- « nade et du plaisir de fouler la terre ferme; nos natura- « listes furent en peu d'instants dispersés dans toutes les « directions, pendant que Raffet, sans crier gare! jetait « chaque passant sur son album.

« Ces modèles, qui passaient là si à propos, étaient des « femmes qui portent sur le sommet de la tête une sorte « de couronne d'étoffe roulée; une large chemise ouverte « par devant cache à peine leur buste; leur étroit vête- « ment se compose de deux espèces de tabliers de couleurs « éclatantes, appliqués sur une jupe très-serrée; c'étaient « aussi des soldats colonistes dans le plus simple uniforme, « capote délabrée, pauvre casquette, et le reste à l'ave- « nant; c'étaient des cavaliers du corps d'observation de « cette côte, qui portent un bonnet de peau de mouton « noir, et dont le fourniment est chargé de clous de fer « et de cuivre. Ces êtres complaisants autant que pitto- « resques se prêtaient aux désirs de notre peintre, et la

« légère récompense qu'ils recevaient pour leur immo-
« bilité d'un instant semblait les transporter d'aise et
« d'étonnement. »

(A Skoulani, page 254.)

« J'avais obtenu aussi la faveur de faire poser devant
« Raffet, à distance convenable, sous la surveillance des
« gardiens, ceux de nos tristes compagnons de quaran-
« taine, presque tous Juifs ou Arméniens, qui consentaient
« à servir de modèles à l'artiste. »

(A Odessa, page 268.)

« ..... Raffet enrichissait son portefeuille de toutes les
« scènes qu'une population si variée faisait passer sous
« ses yeux. Juifs, Karaïmes, Moldaves, Turcs, Petits-Rus-
« siens et Russes de la vieille Russie, à la barbe caracté-
« ristique, tous ces types si pittoresques étaient esquissés
« sur les feuilles d'un album déjà bien rempli. »

Nous venons de voir Raffet apprécié comme artiste infatigable et toujours possédé de la passion de son art : nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire l'épisode émouvant qu'on va lire, où il apparaît comme un camarade courageux et dévoué.

(Entre Sevastopol et Balaklava, page 398.)

« ..... A cet endroit-là, MM. Huot et Raffet, nos deux
« aventureux compagnons, nous quittèrent pour descendre
« à grand'peine vers la plage située à cinq cents pieds au-
« dessous de nous. M. Huot y avait avisé quelques filons
« de lave; Raffet voulait voir de plus près deux rochers
« aigus qu'on pourrait nommer Oreste et Pylade... Pen-

« dant que nos deux compagnons parcouraient cette route « hasardeuse, nous poursuivions nos recherches d'antiqui- « tés. Mais le premier feu de l'imagination s'étant calmé, « nous nous trouvions face à face avec la réalité, belle « encore à coup sûr et cependant belle tout simplement « comme de la belle prose. Déjà les heures s'écoulaient, « les voitures de bagages, sous la conduite de Michaël, « avaient pris depuis longtemps le chemin de Balaklava, « l'instant du rendez-vous général était passé, et cepen- « dant nos deux collègues ne se montraient pas. Nos cris, « nos signaux, nos coups de fusil répétés, restaient sans « réponse, lorsque enfin un murmure lointain, qui s'éle- « vait du bord de la mer, vint nous inspirer quelque idée « de détresse. Rousseau, qui s'était porté jusqu'à la pointe « du cap, s'achemina en toute hâte dans cette direction. « Nous, cependant, en proie à de vives inquiétudes, nous « nous demandions si l'un de nos amis était la victime « d'un accident grave, par quel moyen on le pourrait « hisser au sommet de cette muraille immense ; comment « lui donner les soins nécessaires quand nous venions de « nous séparer de nos bagages, où les instruments du doc- « teur Léveillé étaient contenus. Notre angoisse était donc « grande, lorsque Rousseau parut enfin sur la crête du « promontoire ; un coup de feu, puis un second, nous don- « nèrent le signal convenu ; il annonçait un malheur, et « lequel ? Quelques secondes après, deux télègues lancés « au galop emportaient le docteur et quelques personnes « vers le lieu fatal.

« L'événement, grâce à Dieu, n'était pas aussi grave « que nous l'avions redouté. M. Huot, exténué de lassi- « tude par ses intrépides travaux de tous les jours, n'a-

« vait pu remonter les escarpements du promontoire ; ses « forces l'avaient deux fois trahi jusqu'à lui faire perdre « connaissance. Heureusement Raffet, âme énergique, « avait rencontré son camarade assez à temps pour lui « porter secours. Bientôt le malade avait repris quelques « forces dans un bain de mer, pendant que les cris d'a- « larme de l'artiste frappaient en vain les rochers sans « parvenir jusqu'à nous, tant était grande la distance « qui nous séparait !... »

(A Odessa, page 416.)

« ... Ainsi réunis, et lorsque je me disposais à partir « sans retard pour Vosnessensk, nous fûmes tout à coup « arrêtés par une indisposition subite de Raffet, qui, après « avoir bien résisté, payait à son tour son tribut aux « fatigues du voyage. Mais quand on dit à Raffet qu'il « allait avoir sous les yeux une si belle armée, il se hâta « de guérir ; il aurait fallu qu'il fût mort pour ne pas « arriver à temps au camp de Vosnessensk. »

(A Vosnessensk, page 437.)

« ... Cependant, parmi les souvenirs qui ne peuvent « et ne doivent point s'effacer, en voici un dont ce bon « Raffet a été presque le héros. Ceux qui ont vu les com- « positions du jeune artiste, les coursiers qui remuent à « sa voix, les batailles qu'il a gagnées ou perdues, ceux- « là aussi peuvent savoir combien il aime tout ce qui est « un soldat, un cavalier, un capitaine, un général, une « armée. Au camp de Vosnessensk, Raffet, plein d'en- « thousiasme, ne songeait qu'à saisir ces escadrons bril- « lants qui passaient et repassaient devant lui. Un jour

« qu'il était le plus occupé à reproduire les plus beaux « uniformes, il s'entendit appeler par son nom : c'était à « coup sûr une de ces voix faites pour commander aux « hommes et aux choses, ferme, nette et sonore. A cette « voix, l'artiste se retourne vivement : que voit-il? L'Em- « pereur lui-même! l'Empereur qui sait son nom déjà, « qui lui parle de l'art qu'il professe, qui lui fait pour « ainsi dire les honneurs de son armée! Vous jugez si ce « modeste Raffet fut étonné et confus! Il fit tous ses « efforts pour se dérober à sa gloire; mais, à dater de ce « moment, il fut traité par l'armée entière comme un « protégé de l'Empereur.

« Cette entrevue valut à notre peintre l'invitation de se « présenter à Leurs Majestés, et au moment même où il « quittait l'Empereur, il fut accompagné d'un officier « supérieur et distingué de l'état-major, le baron Hahn; « cet officier fut chargé de lui procurer les moyens de « tout voir et d'exercer son talent sur les objets qui lui « paraîtraient dignes d'intérêt, parmi tant de grandes « scènes et tant de détails curieux.

« ... Quelques jours après, nous quittions bien à regret « ce camp de merveilles; mais derrière nous, nous lais- « sions Raffet à Vosnessensk; trop de sujets d'études se « succédaient dans ce riche tumulte, pour qu'il pût quit- « ter ainsi ces grandes manœuvres avant leur conclu- « sion... »

Raffet, avant de quitter Vosnessensk, fit offrir à S. M. l'empereur, pour son auguste épouse, un souvenir du camp (dessin à l'aquarelle); quelque temps après il recevait de Leurs Majestés deux magnifiques joyaux enrichis de diamants.

Pendant le mois d'octobre 1837, alors que Raffet parcourait Kertsch, le mont Mithridate, Taman et la ligne du Kouban, nos soldats s'emparaient de Constantine, après un siége dans lequel le général en chef, comte de Damrémont, perdit la vie, frappé par un boulet. A peine arrivé, Raffet me demanda des pierres et des crayons, et fit pour le frontispice de la *Prise de Constantine* un soldat en faction auprès d'un drapeau mutilé par la mitraille, et arboré sur la brèche de la ville ennemie. Ce délicieux croquis témoigne du patriotisme de l'artiste dont le cœur français battait avec tant de force quand il s'agissait de la gloire de nos armes! Il avait fait dire au voltigeur blessé du frontispice de la Retraite de Constantine : *Nous reprendrons cela au printemps!* Il inscrivit sous celui-ci ces mots simples et sublimes : *Ils ont tenu parole!*

Cet album de 12 planches retrace fidèlement l'aspect des lieux, la position des différents corps de troupes et toutes les phases du siége. Ces divers renseignements lui étaient envoyés par des officiers attachés au corps expéditionnaire, et sa vive imagination savait donner à ses sujets une couleur locale qui a fait dire et répéter souvent que l'artiste avait fait ces dessins d'après nature. Non; malgré le désir qu'il en avait et la proposition qu'il me fit un jour, en 1840, de l'accompagner en Afrique dans une excursion qui ne devait durer qu'un mois, jamais Raffet n'a été en Algérie!

Les six premières planches de cette publication parurent en mars et les n°s 7 à 12 en juin 1838. Dans ce dernier cahier, Raffet a représenté son ancien camarade de l'atelier de Charlet, le capitaine du génie Th. Leblanc, au moment où il vient d'être blessé mortellement en fai-

sant ses efforts pour empêcher les Arabes de sortir d'une maison où ils furent tous prisonniers.

Les dix-huit planches de la *Retraite* et de la *Prise de Constantine* doivent être classées parmi ce qu'il a fait de plus beau.

Le 26 juin, il retoucha pour son ancien éditeur, M. Décrouan, *le Trompette mort* et *le Chien du Régiment*, lithographiés par Alph. Urruty, d'après H. Vernet.

Au mois de septembre, Raffet présenta à M. le comte de Démidoff un cahier-spécimen du voyage dans la Russie méridionale et la Crimée, composé de 5 planches, dont un frontispice, qu'il venait de terminer; c'était :

1 Madjar à Pérékop, n° 69 (Crimée, 2e partie);
2 La Jok, danse valaque, n° 10;
3 Tombeau de Mariah, n° 47;
4 Cosaques d'escorte, n° 73;
5 Arméniens dans un café, n° 75.

Il continua cette année par les planches suivantes :

1 Frontispice;
2 Orpailleurs (Hongrie);
3 Infanterie hongroise;
4 Femmes d'un Pacha;
5-6 Postes des colonies militaires hongroises;
7 Berger du Bannat;
8 Enfants hongrois sortant de l'école.

Il fit ensuite pour M. Barba les dessins de *Zizine, le Tourlourou; Moustache; Un jeune Homme charmant; M. Mouton; Mœurs parisiennes* (deux planches).

Pour M. Pourrat : *le 18 brumaire.*

Pour Décrouan, un petit croquis de Bonaparte ; le portrait à l'aquarelle de M. Schlesinger, et la lithographie du portrait de M. Scellier, au lit de mort. M. Scellier était le propriétaire de la maison qu'habitait l'artiste. Puis il reprit pour M. Furne les travaux interrompus par son voyage : *Henry IV à Ivry; Jeanne d'Arc; Clovis et le Soldat; Ruines de Sagonte; Bataille de Guadalète; la Saint-Barthelemy; Abdallah* et *Abd-el-Rhaman; Sartorius;* la *tête d'Abd-el-Aziz* présentée à son père Mouza; *Wamba,* moine; *Zeid,* prisonnier.

Le 6 novembre, la petite affiche pour l'*Histoire de Napoléon,* par Norvins, était livrée à l'impression, et le 15 décembre il terminait la grande affiche pour la même Histoire, qu'il venait d'entreprendre d'illustrer de 348 dessins.

Dans les premiers jours de l'année 1839, Raffet s'occupa de cette nouvelle publication en même temps que de son voyage en Russie, pour lequel il exécuta les planches suivantes :

1 Frontispice (retouché, puis recommencé);
9 Paysans valaques (Valachie);
11 Tour de l'Horloge;
12 Foire de Saint-Pierre;
13 Barbier tsigane;
14 Église de Saint-Georges;
15 Assemblée générale des Boyards;
16 Église grecque;
17 Infanterie valaque défilant au pas de course;
18 Ronde valaque;
19 Passage du Bouzéo ;

20 Relais moldave (Moldavie);
21 Famille tsigane en voyage;
22 Poste aux chevaux;
27 Arrivée à Kicheneff.

Il en était là de ses travaux, lorsqu'un jour Furne vint lui dire : « Mon cher Raffet, il faut absolument que mon livre soit terminé à la fin de cette année; mettez-vous en quatre, s'il le faut; mais j'ai le plus grand intérêt à ce qu'il n'y ait point de retard. » C'était plus qu'il n'en fallait pour que l'artiste tentât même l'impossible. Il promit, confiant dans son génie toujours fertile en inventions heureuses et dans sa santé si robuste, qu'il détruisait cependant peu à peu, sans s'en apercevoir. Enfin, dans le courant de décembre, il terminait la dernière planche de cet ouvrage, c'est-à-dire la tâche énorme qu'on lui avait imposée!

Pauvre Raffet! je le vois encore le soir, assis dans un grand fauteuil, entouré de trois lampes à réflecteur placées à sa gauche, à sa droite et vis-à-vis de lui, et combinées de façon à produire une lumière égale : c'est à l'aide de ce système d'éclairage que, pendant les derniers mois de cette année, il put, en sacrifiant les heures consacrées au repos, travailler de 18 à 20 heures par jour! Et quand parfois le sommeil l'accablait, il se renversait en arrière pour s'assoupir pendant quelques instants; après quoi il se remettait à l'ouvrage, « *afin*, disait-il, *d'arriver à temps!* »

Ces veilles prolongées, ces nuits sans sommeil, n'ont-elles pas développé, dans l'infatigable artiste, le germe de la maladie du sang dont il a ressenti les symptômes

Charge des dragons d'Espagne à Nangis

Passage de la Beresina

jusqu'à sa mort et qui, en 1843 et 1844, le força de garder le lit pendant plusieurs mois? C'est une question que ses amis se sont souvent posée; mais qui aurait pu l'arrêter alors dans cette fièvre de travail qui, dégagée de toute vue matérielle, n'avait pour excitant que l'accomplissement d'un devoir?

Raffet, d'après le désir de son éditeur, fit à l'aquarelle et à la mine de plomb une partie des dessins de l'*Histoire de Napoléon;* Furne y trouvait l'avantage de conserver les originaux qui lui étaient rendus à mesure qu'on les reportait sur le bois destiné à la gravure. Ceci explique la différence d'exécution qui se remarque entre certains sujets de cette belle suite. Ainsi, il nous suffira de citer ceux du jeune Bonaparte étudiant la géographie, page 6; Bonaparte, officier d'artillerie, 10; la Sortie de prison, 31; Bonaparte au Comité de salut public, 35; Infanterie légère, 74; les Tambours, 77; le général Hoche, 123; Marche dans le Désert, 143; Mourad Bey, 146; Mort de Du Petit-Thouars, 151; Bataille de Sédiman, 172; Bonaparte à l'Opéra, 217; les Nègres sur un rocher, 240; le général Leclerc, mort, 242; Arrestation de Georges Cadoudal, 257; Garde impériale, 316; Tirailleurs, 368; Retraite de Russie, 447; Passage de la Bérésina, 453; Bataille de Lutzen, 475; Murat, 490; l'Ambulance, 514; Banquet du Champ-de-Mars, 571, etc., etc.; enfin la Mort de Napoléon, 628, et Napoléon sur son lit de parade, 629. Toutes ces compositions ont été mises sur bois par l'artiste lui-même; on le voit assez clairement pour ne pas les confondre avec Napoléon à Krasnoë, page 449; les Fédérés, 573; Napoléon et Hudson Lowe, 615, et quelques autres sujets.

La même année, il retoucha son portrait que je fis sur pierre; il est représenté de profil dessinant la Tour de l'Horloge, N° 11 du voyage en Russie; puis il fit à mon intention un essai de lavis et d'estompe lithographiques d'après un nouveau procédé ; c'était : un soldat déchirant la cartouche (retraite de Russie); un Tatar en voyage (estompe et crayon); puis entre les deux sujets, et un peu au-dessus, l'esquisse de mon portrait, qui fut effacée après le tirage de quelques épreuves.

L'année 1840 retrouve notre ami sur la brèche du travail, aussi alerte que s'il venait de prendre un long repos; il commença par six aquarelles pour la Bible :

Daniel dans la fosse aux lions;
Job et ses amis;
Le jugement de Salomon;
Ruth et Booz;
Lazare ressuscité;
David présentant à Saül la tête de Goliath.

Puis il continua son voyage en Russie, par les numéros :

23 Vue de Yassy ;
24 Église des Trois-Saints;
25 Télègue de poste (Bessarabie);
26 Cour de la Quarantaine;
28 Poste aux Chevaux;
29 Halte d'une caravane moldave;
30 Négociants et marchands israélites à Odessa;
31 Fontaine de Mariah (Crimée, 1re partie);
32 Portrait de S. E. le comte Michel Woronzoff;

33 Château du comte Woronzoff;
34 Halte d'un convoi militaire;
35 Vue de Yalta;
36 Famille tatare en voyage;
37 Mosquée du palais des Khans;
38 Tatars sortant de la Mosquée;
39 Forgeron tsigane;
40 Bain tatar;
41 Vue de Tchioufout-Kaleh;
42 Jeune femme Karaïme;
43 Juguda, sculpteur des tombeaux de la vallée de Josaphat.

En novembre, il dessine l'affiche des *Compagnons du tour de France*, et, le 30 du même mois, parut le *Combat d'Oued-Alleg;* cette magnifique planche est, au dire des artistes, le tableau le plus vrai qu'on ait jamais fait d'une grande bataille, et où, sans autre ressource que le crayon, l'artiste a su donner à son tableau la couleur et la vie et en faire un véritable chef-d'œuvre.

Dans les premiers jours de 1841, Raffet lithographia l'affiche de la *Sainte-Bible* et continua le *Voyage en Russie* par les planches suivantes :

44 Habitation de Tsiganes;
45 Grande rue de Baghtcheh-Saraï;
46 Bouchers et autres marchands tatars;
48 Port de Sevastopol;
49 Balaklava;
50 Arnaouts, gardes-côtes;
52 Paysans russes;

53 École de jeunes filles tatares;
54 Maison de paysans tatars.

Puis il termina, pour son illustre protecteur, prince par le rang alors, comme il l'était avant par l'intelligence, pour S. E. le prince Démidoff, les 60 dessins sur bois qu'il avait commencés l'année précédente, et qui complétaient l'illustration du texte du *Voyage en Russie*[1].

Il fit ensuite pour M. Furne : Samson; Abubeker et Yennouf; Funérailles de Judas Machabée; 1er Prairial (mine de plomb); 20 Juin 1791; 8 Thermidor; Mort de Beauchamps; Massacre de Septembre; le 13 Vendémiaire; Ésaü et Jacob; Ruth et Booz (mine de plomb); Passage du Tagliamento; Serment du jeu de paume; Enrôlements volontaires (mine de plomb); Bataille des Pyramides (mine de plomb); Ponce de Balagnier; Débarquement à Sidi-Féruch; et enfin les figures aux planches 11, 15, 24, de l'ouvrage de Russie, par A. Durand, pour le prince A. de Démidoff.

Dans l'ouvrage de la Bretagne, publié à Nantes par P. Sebire, la vue de l'église de Lamballe, lithographiée par Girard, a été terminée par Raffet, qui a repris par pure obligeance toutes les figures ainsi que l'arbre du premier plan, et a fait entièrement le paysan breton à cheval.

La même année, il alla passer quelques jours au camp de Compiègne (du 25 septembre au 8 octobre), et en rapporta de nouveaux croquis qu'il joignit à ceux qu'il avait pris en 1836, avec l'intention de les publier.

Une de ces compositions simples et grandes tout à la

1. Un volume grand in-8°, publié chez l'éditeur Bourdin.

fois, comme il avait le secret de les faire, parut vers la fin de septembre; nous voulons parler du *Drapeau du 17e léger!* Trois mois après, il termina la lithographie du *Colonel du 17e léger :* le prince est représenté à cheval ayant à sa gauche le lieutenant-colonel Levaillant et suivi du chef d'escadron Jamin.

L'année suivante (1842), il reprit son *Voyage en Russie* par les numéros :

51 Femmes tatares;
55 Dragons de Kasan;
56 S. M. l'Empereur Nicolas Ier;
58 Camp d'infanterie;
59 Camp de cavalerie;
60 Circassiens, Lesghines et Cosaques;
61 Revue de cavalerie passée par LL. MM. II.

Puis il ajouta les figures aux planches 18, 36, 44, du *Voyage en Russie,* par A. Durand.

Le jeudi 12 mai, en présence du prince Démidoff et de madame la princesse Mathilde, j'imprimais quelques épreuves d'une petite planche que la princesse avait lithographiée sous la direction de Raffet, et d'après un de ses dessins représentant : *Une jeune fille tatare de retour de la fontaine ;* on trouve dans la figure principale quelques touches du grand artiste.

Le mois suivant, Raffet exécuta pour moi quatre croquis au lavis lithographique, au moyen d'une encre que j'avais composée. Ces essais réussirent parfaitement, ce sont :

1 Infanterie de ligne (1793);
2 Infanterie légère (Algérie 1840);

3 L'Empereur au bivouac;

4 Officiers des grenadiers (vieille garde).

Le 1er décembre, il terminait pour un de ses amis, M. P..., une petite planche représentant un tombeau, sur lequel on lit : « Julie, morte le 9 mai 1842, » dessin effacé après le tirage de quelques épreuves.

Vers le mois d'avril de l'année précédente, notre ami fut mandé par S. A. R. le duc d'Orléans, qui lui confia l'illustration de toute la partie militaire de son ouvrage intitulé : *Journal de l'expédition des Portes-de-Fer*. Dauzats, qui avait accompagné le prince royal dans cette campagne, fut chargé de la reproduction de la partie pittoresque composée de 88 dessins; Decamps en fit 13, et Raffet, 92. Le grand artiste se surpassa encore dans le fini et la vigueur de ses admirables compositions, dont l'exécution est poussée à un degré de perfection que la gravure sur bois avait rarement atteint.

En même temps qu'il s'occupait de ce beau travail, il enrichissait de 83 sujets *l'Algérie ancienne et moderne* de L. Galibert, pour le libraire Furne. Cet ouvrage rivalise, pour le soin et l'exécution, avec celui des *Portes-de-Fer*. Ces deux publications, commencées en 1841, furent terminées presque en même temps : *l'Algérie*, vers la fin de 1843; les *Portes-de-Fer*, dans le commencement de l'année 1844; ce dernier ouvrage ne se trouve malheureusement pas dans le commerce.

En 1843, le 14 janvier, Raffet terminait le dessin de l'affiche pour *l'Algérie*, et, le mois suivant, le portrait en pied de S. A. R. le duc d'Aumale. Le prince est représenté sur un champ de manœuvres, ayant à sa droite deux

de ses officiers d'état-major, le chef d'escadron Jamin et le capitaine de Beaufort.

Raffet eut un moment l'intention de s'occuper du camp de Compiègne, dont il fit le titre et le frontispice : l'un représentant un tambour battant la retraite; l'autre un factionnaire auprès d'une guérite en paille; mais, pressé par ses éditeurs, dont les publications étaient en retard, il dut ajourner cet album, qui n'eut pas d'autre suite. Il reprit donc son *Voyage en Russie* par le n° 57; sous-officier et soldats du régiment de Volhynie, et fit les figures dans les planches 20, 26, 35, 45, 46, 47, 48, 49, 52, 60, 62, de *la Russie*, par A. Durand.

L'année suivante il continua ce travail par les n°s 28, 30, 42, 43, 51, 53, 58, 68, qu'il alterna avec son *Voyage en Russie*, dont il fit les planches suivantes :

62 Défilé d'artillerie;
64 Incendie de la ville factice;
65 La messe au camp;
67 Passage de ligne en avant;
68 Manœuvre du 15 septembre;
70 Karaïmes;
77 Tatars en prière.

Dans les premiers jours de cette année, Raffet consentit à ce que l'on reproduisît dans *l'Algérie* que publiait le libraire Delahaye une de ses compositions : *Ponce de Balagnier enfonçant son poignard dans la porte Bab-Azoun;* et il désigna pour cette reproduction son camarade Guérard; mais il est facile de reconnaître, aux procédés de travail qui lui étaient propres, que Raffet fit la plus grande partie de cette planche.

Le 20 avril, Raffet me donna pour mon exposition de l'industrie un lavis lithographique représentant un groupe d'infanterie légère et de turcos. Dans le courant de cette année et de l'année précédente, Raffet avait été assez gravement indisposé pour garder le lit pendant plusieurs mois; son médecin lui ayant conseillé l'air de la campagne, il alla se fixer à Châtillon près Paris, où il habita depuis le mois de décembre 1844 jusqu'en octobre 1847.

En 1845, il exécuta pour M. Furne : le Triomphe de Marat; le Jugement de Marie-Antoinette; Normandie-Infanterie; Infanterie de ligne, République; puis, il continua son *Voyage en Russie* par les numéros :

63 Défilé d'infanterie;
66 Bal donné à LL. MM. l'empereur et l'impératrice de Russie;
76 Derviches tatars;

et par les figures des planches 37, 55, 56, 57, 59, 60, 63, 66, 67, 70, 71, 72, 73, du *Voyage* de Durand pour le prince A. de Démidoff.

Cette année, il retoucha une copie de la *Sortie de la mosquée*, lithographiée par Mme Céleste Royé; cette planche fut effacée après le tirage de quelques épreuves; il reprit également, à ma prière, la figure du grenadier de la vieille garde sur le frontispice d'un ouvrage intitulé : *Les belles pages de l'histoire de France*, par Moynet.

Tout le temps que Raffet n'employait pas à ses lithographies appartenait à Furne, qui exerçait sur notre artiste, par suite de leurs relations amicales, une influence telle, qu'il le fit consentir à faire des changements et des retouches sur un très-grand nombre de planches devant

être reprises par les graveurs. Cet ennuyeux travail demandait une patiente abnégation, il fut continué jusqu'en 1848. Plusieurs fois Raffet, découragé, faillit renoncer à cette tâche si nouvelle pour lui, mais M. Furne n'avait qu'à lui dire : « Vous avez cent fois raison, mon bon ami, mais à qui voulez-vous que je m'adresse? Qui comme vous comprendrait mes exigences et pourrait interpréter ma pensée? » Alors le grand artiste poussait un soupir, le regardait en souriant et poursuivait son ingrat labeur.

Le séjour de la campagne avait amélioré la santé de notre ami; aussi en 1846 il nous donnait pour le *Voyage en Russie* les planches suivantes :

71 Le vieux bazar et le mont Mithridate ;
72 Corps de garde de Cosaques ;
74 Vue perspective de la flèche d'Arabat;
78 Famille tatare dans son intérieur;
79 Vue du village tatar d'Alouchta;
80 Retour de la fontaine;

puis les figures aux n°s 64, 65, 69, 74, 75, 77, 78, 79, 80, 83, 84, 94, du *Voyage archéologique en Russie* d'André Durand.

En même temps qu'il retouchait les planches pour Furne, il lui livrait les portraits de Mme Roland, Marat, Saint-Just, Robespierre, Mirabeau, Lafayette, Danton, Bailly, Drouet, Théroigne, Buzot, Dumouriez, Santerre, Philippe-Égalité, Gensonné, C. Desmoulins, Guadet, Billaud-Varennes, Collot d'Herbois, Péthion, Roland, Couthon, Cambon, Fouquier-Tinville, Barras, Mlle Maillard, Barbaroux; et les sujets suivants : le Consulat à vie; Hohen-

linden; Bataille de Rivoli; Lutzen; le Château dangereux; le Castillet de Perpignan; Marengo; Mort de Napoléon; puis, deux uniformes de Gardes Françaises et un costume de Suisse au 10 août 1792.

Le 24 août, Raffet prenait ses vacances; il partait avec Furne pour faire un petit voyage d'agrément dans le midi de la France et sur la frontière de l'Espagne. Il visita Bordeaux, Bayonne, Fontarabie, Saint-Sébastien, Irun, Pau, Perpignan, Narbonne, Toulouse, et rentrait à Châtillon le 26 septembre, avec une nombreuse série de jolis croquis.

A peine de retour, il termina le portrait de son camarade Victor Royé, architecte, commencé sur pierre par Mme Céleste Royé.

Ici vient se placer un fait qui honore le caractère de Raffet, et qu'on ne saurait passer sous silence. Charlet était mort le 30 décembre 1845, laissant inachevée sa dernière publication : *l'Empereur et la garde impériale;* ses élèves eurent un instant l'idée de contribuer, chacun selon la mesure de son talent, à l'achèvement de cet ouvrage, et d'en faire hommage à la veuve de leur ancien maître. Ils se réunirent, à cet effet, rue du Cherche-Midi, 57, dans l'atelier de Charlet; j'assistais à cette réunion, qui était composée de MM. Canon, Ginain, Lalaisse, Raffet, de Rudder et Valerio. On y décida que les planches seraient préparées par chacun et que Raffet les terminerait, mais qu'aucune signature ne figurerait au bas des dessins, les noms des artistes devant être inscrits collectivement sur la couverture de l'ouvrage. L'un des élèves déclara retirer son concours, si on ne lui laissait faire entièrement ses planches et les signer; tous s'y opposèrent.

Raffet, espérant ramener l'accord, fit la proposition d'ébaucher toutes les lithographies, qui seraient terminées par ses collègues ; mais, reconnaissant la supériorité d'un tel camarade, personne n'accepta cet arrangement, et l'on se sépara en restant chacun dans les mêmes dispositions.

Charlet avait laissé cinq planches sans emploi, dont deux en voie d'exécution :

1 Capitaine de grenadiers à pied;
2 Grenadier à pied chargeant son arme;
3 Chevau-léger polonais, colonel commandant;
4 Artillerie à pied, officier supérieur;
5 Le Salut, officier suisse.

Les trois premières avaient été supprimées après le tirage de quelques épreuves, parce que Charlet trouvait que le capitaine de grenadiers était trop petit de taille; que les fonds de la planche du grenadier pouvaient blesser d'honorables susceptibilités, et qu'enfin il avait recommencé le chevau-léger. Raffet fit disparaître les plaques des bonnets, changea les parements et les revers, et fit de la première un capitaine de chasseurs; la seconde subit les mêmes modifications, et des chasseurs en tirailleurs remplacèrent les soldats autrichiens; cette planche prit le titre de : *Chasseur à pied*. L'officier des chevau-légers fut presque entièrement refait et devint un lancier; la figure de l'officier d'artillerie était assez avancée, il la termina, puis il ajouta le domestique, les chevaux et les fonds; quant à l'officier suisse, il n'y avait de fait que le lion sur son piédestal, et le bouquet d'arbres qui se trouve du même côté; la principale figure était à peine esquissée:

ces trois planches peuvent donc être considérées comme étant l'œuvre de Raffet.

En 1847, Raffet donna encore à l'œuvre de Charlet le Fusilier-grenadier d'après lui-même, puis il termina le Grenadier à pied (1815), que Valerio avait ébauché d'après une peinture de leur maître; là s'arrêta la coopération des artistes, qui devaient continuer cette collection! Raffet avait fait à lui seul le travail de cinq planches au moins, avec le plus complet désintéressement.

Il reprit ensuite le *Voyage en Russie* par un délicieux frontispice représentant un Turc monté sur un âne. Cette pièce a pour titre : *Boulanger turc,* n° 81 ; puis il fit les *Recrues turques,* n° 85, l'une des planches les plus importantes de l'ouvrage.

La crainte, la douleur et l'effroi se lisent sur la physionomie de ces malheureux, arrachés violemment à leurs familles et à leurs travaux par une poignée de misérables bandits armés jusqu'aux dents, auxquels le gouvernement turc accorde une prime pour chaque homme qui vient ainsi augmenter le nombre de ses soldats.

Il termina, pour l'ouvrage des *Girondins,* qu'il avait commencé l'année précédente, les portraits de Louis XVI, Marie-Antoinette, Charlotte Corday, Carnot, Barrère, duc de Chartres, Tallien, Buzot (déjà cité); puis il fit la Bataille de Friedland; la Guerre des farines; les Dragonnades; Luther brûlant la bulle; les Actions de la rue Quincampoix; la Liberté guidant le peuple; la Mort de Delaunay (Prise de la Bastille); le portrait de Louis Blanc; les figures dans les planches d'André Durand (n°s 76, 81, 82, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 93).

Vers le milieu de cette année 1847, le prince Anatole

de Démidoff entreprit une intéressante excursion sur le littoral de l'Espagne : Raffet, appelé, ne pouvait manquer au rendez-vous ; il quittait Châtillon, le 7 juillet ; le 10, il arrivait à Marseille où il était rejoint par le prince accompagné de M. de Sainson et de deux amis.

Après deux jours de repos, nos touristes s'embarquèrent sur le *Mercurio*, pour aller visiter les côtes de la Catalogne et de l'Andalousie.

Dans ce voyage, comme dans celui de la Russie méridionale, Raffet, avec une activité toujours croissante, releva sur son calepin les vues, types, costumes, etc., en un mot, tout ce qui offrait quelque intérêt à son avide curiosité d'artiste. Il faut avoir eu, comme nous, le rare bonheur de feuilleter avec lui ses albums de voyages et ses portefeuilles, pour se faire une idée de toutes ces richesses !

A Barcelone, c'est un admirable groupe de Catalans sur la Rambla ; le portrait de la Brambilla, célèbre cantatrice ; l'Artillerie espagnole, etc.

A Valence, il nous fait assister à toutes les émotions des courses de taureaux, décrites sous un point de vue aussi nouveau qu'attachant par le prince de Démidoff, dans son ouvrage, en deux volumes, intitulé : *Étapes maritimes sur les côtes d'Espagne*. Il nous donne le costume des Valencianes, les portraits du picador Juan Pelon, du toréador Cucharès, l'École des enfants, et l'Épée du Cid.

A Alicante, il dessine la forteresse de San Juan et la Danse des carrefours ;

A Carthagène, le Presidio (bagne) ;

A Almeria, le Marché ;

A Malaga, un Jour de foire, les Gardiens de nuit, etc.;

A Grenade, le Guide Salmon, l'Alhambra, la Plaza del Trionfo, le Généralife, l'Épée de Boabdil, la Grande place aux Muletiers, le Contrebandier, la Caserne du 7e régiment d'infanterie, la Caserne d'artillerie, une Danse de gitanos, le Muletier Pedro Perez, Santicios ;

A Ronda, c'est le portrait du criminel Francisco Masias et la Place des Taureaux;

A Gibraltar, le lieutenant-colonel Maule, du 79e régiment highlanders, le Joueur de cornemuse, les Casernes, etc.;

A Tanger (Maroc), l'Aspect de la ville, la Kasbah;

A Cadix, les Courses de Novillos, la Comédienne Carmen Carasco, le Matadore Montès;

A Séville, les incomparables danseuses : la Nena, la Cuchillera, Antonia, Dolorès, etc.; sujets empreints de grâce et de finesse qui nous ont fait connaître l'artiste sous un jour tout nouveau. Mais, afin de n'être pas taxé d'exagération sur l'activité de Raffet, nous empruntons aux *Étapes maritimes* les passages suivants :

« Le voyage commence réellement pour nous sur le « pont exigu du *Mercurio*. Trois compagnons de voyage « ont consenti à tenter avec moi l'aventure, et parmi eux « il faut bien, malgré notre répugnance pour les mentions « personnelles, que je vous signale Raffet, qui veut essayer « son talent sur les types nouveaux et éminemment sédui- « sants que lui promet une excursion en Espagne. Raffet « et son crayon populaire auront, sur ce voyage, une « influence assez marquée pour qu'il me soit permis de

« l'excepter de notre collective obscurité; citer son nom,
« c'est faire une promesse aux arts. »

(Barcelone, tome Ier, page 6.)

« ... Le chef de cette troupe intelligente (la compagnie
« d'artillerie de montagne) mit le plus aimable empres-
« sement à satisfaire à nos demandes et à nous donner
« toutes les notions capables d'instruire des artilleurs
« aussi profanes que nous. Mais qui parmi nous s'applau-
« dissait le plus d'un tel spectacle? C'était Raffet. Peintre
« ordinaire de tous les troupiers du monde, Raffet était
« là dans son domaine; et quel bonheur pour lui d'avoir
« de si beaux modèles, et si bien disciplinés et posant
« dans une immobilité si parfaite! Le commandant poussa
« la bonne grâce jusqu'à faire revêtir à ses hommes leurs
« trois tenues différentes : les deux tenues dont nous avons
« parlé, et une tenue de route à la fois commode et carac-
« térisée. »

(Barcelone, page 19.)

« ... Mes compagnons laissaient tout naturellement
« percer leurs émotions, et même celui d'entre eux à qui
« les courses de taureaux étaient plus familières ne se
« défendait pas d'une certaine agitation. Raffet seul,
« absorbé dans un autre et puissant intérêt, stupéfait de
« ce qu'il voyait, les yeux étonnés, le calepin ouvert, le
« crayon *armé*, jetait çà et là une visée rapide, traçait
« une ligne, un contour, et demeurait plus ébloui que
« jamais devant ce bouillonnement sans détails saisis-
« sables, cette immense foule, cette immense voix. »

(Valence, page 129.)

« ... La pièce qui nous sert de salon pourrait aussi

« passer pour notre salle à manger et notre parloir, elle « est encore et en même temps l'atelier de Raffet...

« ... Plus loin, vous voyez, dans la lumière de la « fenêtre, une jeune et ravissante figure de femme assise « avec grâce et posant avec une admirable immobilité. « C'est un des plus doux visages de Valence, où on compte « tant de délicieuses beautés. Elle a consenti à laisser « emporter par notre peintre une image de ses traits « charmants, rehaussés encore par une parure caracté- « ristique et par la coiffure valenciane, dont un peigne « énorme domine l'élégant édifice de perles et de cheveux « châtains.

« ... Au fond est Juan Pelon (un picadore), qui va « passer à son tour sous le crayon du peintre. Le digne « géant hume quelques gorgées d'eau en fumant une « cigarette... Cucharès, l'illustre matadore, drapé dans « sa cape écarlate et placé derrière son ami, nous raconte « modestement ses exploits de la veille. Il est intéressant « de voir sans prestige l'homme qui nous a si vivement « émotionnés il y a quelques heures. Comme tous les « acteurs, Cucharès perd un peu à se montrer hors du « point de vue de son théâtre ; mais ce qui lui manque « en distinction, on le retrouve en vigueur et en énergie : « son front large et carré, sa solide encolure, ses fortes « épaules, annoncent le vigoureux athlète bien plus que « l'élégant matadore ; et cependant, lorsque sa figure « s'inspire de la majesté du moment, lorsqu'il jette en « l'air sa *montera* et marche à la rencontre du taureau, « on ne peut nier que Cucharès ne se montre à la fois « gracieux et déterminé.

« Si vous jetez les yeux dans la partie la moins éclairée

« de notre salon *égalitaire,* vous y trouverez bien encore « quelque tambour-major dans sa tenue d'apparat, quel- « que cavalier à la botte forte et à la veste jaune ; un mozo « de là Escuadra, car ce corps existe aussi dans le « royaume de Valence, mais avec une autre organisation « qu'en Catalogne; ne vous étonnez pas même, si vous « y apercevez une nonne et quelques enfants d'une pieuse « congrégation, au costume pittoresque. Il y a foule pour « figurer sur les pages improvisées de l'album de notre « artiste. »

(Valence, pages 153, 154, 155.)

« ..... On nous a fait voir aussi l'épée de Boabdil, le « dernier des rois mores..... l'épée, du reste, est d'un « travail exquis, d'une façon originale et gracieuse, l'or « pur et l'or émaillé s'y mêlent avec un goût qui rappelle « les plus jolies imaginations de Benvenuto Cellini et de « son école. Raffet n'a pas manqué de prendre une esquisse « de cette arme précieuse. »

(Grenade, page 331.)

« Le commandant Torrès nous avait emmenés dans sa « demeure pour donner à Raffet la facilité de peindre un « contrebandier dans le costume complet de sa profession. « Ce modèle caractéristique est un homme de haute taille, « à la figure d'oiseau de proie, l'œil noble et grand, la « physionomie énergique, le corps sec et nerveux. Raffet « a tout saisi admirablement, tournure et expression. Le « portrait terminé, l'homme s'est emparé d'une guitare « dont ses mains, noires, longues et articulées comme des « serres d'aigle, savent tirer un parti très-harmonieux. »

(Grenade, tome II, page 10.)

Ici, c'est un trait de caractère, un exemple de la bonhomie indulgente et facile de l'excellent Raffet. Il s'agit d'un guide, d'un *cicerone*, vieux soldat français assez ordinairement insupportable aux touristes, qu'il obsède de son bavardage.

« ..... Aussitôt que le vieux soldat se voit repoussé par « l'un des membres de notre compagnie, il s'attaque à un « autre sans transition, continuant bravement, comme si « de rien n'était, la divagation commencée. Au demeu- « rant, tout va bien, et nous sommes toujours les meil- « leurs amis du monde. Si le brave Salmon (c'est le nom « du guide), lorsqu'il se voit dédaigné, parvient, par une « retraite habile, à s'emparer de l'oreille de Raffet, oreille « indulgente s'il en fut aux tirades d'un vieux troupier, « Salmon se retire content. »

(Grenade, page 19.)

Il s'agit à présent d'une aventure :

« Un de ces matins, est-ce celui-ci ou celui d'hier? la « mémoire se confond à tant de choses nouvelles, notre « ami Raffet a été appréhendé par une sentinelle et con- « duit au corps de garde. L'artiste avait avisé à la façade « d'un imposant palais, non loin de notre quartier général, « quatre niches abritant des figures de grenadiers, mais « de grenadiers antiques sculptés au temps de Philippe V « pour le moins. Or, comme tout grenadier, fût-il fossile, « appartient de droit au crayon de Raffet, l'historien cor- « rect de tous les soldats du monde, Raffet se mit en devoir « de dessiner ces statues écourtées, parées du reste d'un « élégant badigeon jaune. Il avait compté sans la garde

« qui veille à la porte de ce grand édifice, qui n'est autre « chose qu'une caserne d'artillerie. Le soldat invita Raffet « à l'accompagner au poste, et là il se trouva un officier « qui ne voulut pas relâcher le peintre, d'abord, parce que « Grenade est une ville forte ; ensuite, parce que la maison « en question est un lieu essentiellement militaire, c'est- « à-dire une enceinte dans le rayon de laquelle le crayon « est proscrit. Raffet y perdit deux heures. Informés du « fait, nous le fîmes au plus tôt réclamer par nos amis les « officiers, et l'artiste revint parmi nous, peu ému de cette « détention, mais fort irrité de l'inaction forcée qui lui « avait été imposée. Et, en effet, voler deux heures à « Raffet, c'est nous dérober quatre croquis pleins de vé- « rité et de vie comme il les sait faire. »

(Grenade, pages 27-28.)

« ..... Notre train de bagages, trop éloigné du groupe « principal, avait fait fausse route, et ce fut au bout d'une « heure que nos gens s'aperçurent qu'ils étaient égarés. « Longue fut l'attente et la faim dévorante ; ce qui, en « résultat, nous fit trouver délicieux notre champêtre col- « lation. L'escorte, pendant ce temps, se réconfortait, par « nos soins, d'une manière plus substantielle que nous- « mêmes ; après quoi ceux qui voulurent compléter par « une sieste cette halte salutaire allèrent chercher un « gîte, qui à l'ombre étroite des murailles, qui sur le pavé « raboteux; les plus favorisés se firent un lit de notre table « inégale, et pendant ce temps Raffet dessinait toute cette « scène. Bêtes et gens se groupaient sur son album dans « leurs postures endormies ; on eût dit un avant-poste du

« palais de la belle dormeuse dans la légende des fées. »

(Malaga, pages 61-62.)

« Comme nous n'avions pas de connaissances particu-
« lières à mander à ce parloir de la geôle, on se chargea
« pour nous d'y faire comparaître une célébrité du mo-
« ment, un prisonnier en état de prévention pour des
« crimes d'un ordre peu commun. Ce malheureux se
« nomme Francisco Masias, contrebandier de profession;
« il est accusé de trois homicides, deux desquels avaient
« été antérieurement précédés d'attaques et de blessures
« graves avec intention de meurtre, le tout indépendant
« des faits de rébellion et des évasions. Francisco Masias
« n'offre dans sa personne, au premier abord, rien qui
« dénote d'aussi cruels antécédents; sa figure, au con-
« traire, semble insignifiante et paisible; cependant, lors-
« qu'en s'animant un peu sur le seul sujet capable de
« l'intéresser, il lui arrive de redresser sa taille, de
« rejeter d'un coup de poing son chapeau andalou en
« arrière, alors il lui passe dans le regard une lueur sin-
« gulière de férocité glaciale. Masias, dans la position cri-
« tique où l'a placé son triple crime, est cependant protégé
« par une influence miséricordieuse et charitable comme
« on en trouve en Espagne en pareil cas, et qui prolonge
« son état de prévention. S'il comparaissait devant ses
« juges, il n'est pas douteux qu'il ne fût promptement
« condamné à une fatale expiation. Les protecteurs du
« coupable retardent donc ce moment terrible et l'esprit
« public seconde cette indulgence avec d'autant plus d'in-
« térêt que le malheureux est père de cinq enfants. Masias
« reçoit, sans empêchement, les visites de ses amis qui

« viennent à la grille causer avec lui et fumer mélancoli-
« quement leur cigarette; la salle du parloir en admet tou-
« jours quelques-uns aux heures permises. Calme et froid
« la plupart du temps, Masias sait *poser* à propos lorsque
« l'assistance en vaut la peine. Il a pris au sérieux son
« rôle de criminel célèbre, et domine de son importance et
« de sa supériorité la petite cohorte de ses fidèles aussi
« bien que les escouades d'honnêtes montagnards que lui
« amène l'affluence des jours de marché.

« C'était là un sujet romantique pour Raffet. La pro-
« position qui fut faite à Masias de se prêter à l'exécution
« d'un portrait en pied ayant été autorisée par le gouver-
« neur et acceptée avec empressement par le modèle,
« l'heure fut prise et le captif parut derrière la légère
« grille, coquettement paré de son beau costume de con-
« trebandier et résolûment appuyé sur sa carabine. Tous
« ces apprêts n'avaient pas souffert la moindre difficulté,
« par deux raisons : la première, c'est que lorsque vous
« réclamez en Espagne une chose qui vous est tout sim-
« plement agréable, chacun trouve toujours un moyen de
« vous satisfaire. Il y a un mot qui n'est pas espagnol,
« lorsqu'il s'agit de complaisance et de politesse, c'est le
« mot *impossible*. La seconde raison, c'est que notre
« peintre flattait une fibre populaire; un sentiment em-
« preint dans le caractère du peuple de ces contrées, en
« *illustrant* le héros du moment, le meurtrier dont on nous
« promet pour demain l'histoire dramatique. Aujourd'hui,
« Raffet exécute le portrait; Dieu sait quel poëte populaire
« chantera bientôt la *romance*, la complainte, comme
« disent les Français ! »

(Visite à la prison de Ronda, pages 87-88.)

« Une erreur géographique, qui fut peut-être une flat-
« terie dans son temps, a toujours fait considérer, en
« France, le Trocadero comme une montagne... Et ce
« n'est pas sans une surprise rétrospective que notre ami
« Raffet découvre une surface plane au lieu de la colline
« tant de fois enlevée à la baïonnette dans les fêtes
« publiques des Champs-Élysées. »

(De Tanger à Cadix, page 215.)

« Le colonel Ravenet s'est présenté pour nous accueil-
« lir, entouré de tout son état-major ; ce sont des officiers
« de bonne tournure, qui montrent sous l'uniforme cette
« distinction particulière aux Espagnols bien élevés.
« Après un repos de quelques instants dans le logement
« militaire du chef, qui habite la caserne ainsi que tous
« ses officiers, nous descendons dans la cour où tout aus-
« sitôt commence la manœuvre. Depuis l'arrivée des dra-
« peaux qui sont reçus aux sons éclatants de la marche
« royale, jusqu'au maniement d'armes et aux manœuvres
« compliquées d'une troupe aguerrie, nous pûmes jouir
« du spectacle de ce corps *travaillant,* comme disent les
« espagnols, avec une précision très-remarquable. L'exer-
« cice se termina par un carré sur quatre rangs, sorte
« de phalange inexpugnable. Cette exhibition stratégique
« fut particulièrement goûtée par Raffet, le plus compé-
« tent des artistes dans la science des Xénophon et des
« Bonaparte, à laquelle l'initie naturellement son facile
« et consciencieux talent. »

(Cadix, pages 238-239.)

« Nous nous faisions une vraie fête de visiter Montes,
« l'incomparable matador, la première épée de l'Es-

« pagne, comme on dit ici; et nous sommes partis ce « matin pour Chiclana où le héros de tant d'hécatombes « a fixé sa retraite..... Montes habite la partie la plus « élevée de la ville. Nous frappons à sa porte, et on « nous répond d'abord qu'il est absent; il a dû partir « pour Cadix... La vérité est que le maître terminait sa « sieste. Le trouble du réveil rendit le premier accueil « assez froid; mais le grand toréador voulut bien me « reconnaître : j'avais assisté autrefois à l'un de ses « triomphes, à Saint-Sébastien, et quelques souvenirs de « notre entrevue passée étaient restés dans sa mémoire. « L'hospitalité fut dès lors sans embarras. Montes fit « apporter des cigares excellents, des vins variés, des « sucreries, et la conversation s'engagea.

« Le roi des matadors est fatigué, ses cheveux sont « gris, mais on retrouve encore sous les plis de son front « et les rides de sa face brunie les indices de résolution « et de courage calme dont il a donné tant de preuves. « Montes, en effet, n'a pas abattu moins de 4,000 tau- « reaux; c'est le chiffre rond que lui fournit sa mémoire. « Sur notre demande on a apporté ses costumes; ils sont « nombreux et variés de couleur; mais le plus beau de « tous est un costume de satin rouge cerise tout chargé « de broderies, de torsades et de cannetilles d'argent « chatoyant. Celui-ci, dit Montes, est mon costume des « plus beaux jours; il m'a été offert (par ma patrie)..... « Nous avons prié le seigneur Montes de nous faire voir « ses épées, et, cette inspection faite, je lui demandai s'il « lui plaisait de se dessaisir en ma faveur d'une de ces « vaillantes lames. Le digne matador, en véritable « hidalgo, m'en offrit une qui a, selon son expression,

« mis à genoux plus de 300 taureaux... En nous retirant,
« reconduits avec toutes les formes les plus polies, nous
« laissâmes Raffet, qui désirait faire une esquisse d'après
« le célèbre modèle. La besogne fut difficile : le maître
« de la maison, délivré de la gêne d'une visite cérémo-
« nieuse, se souciait peu de garder l'immobilité, et San-
« cho (un serviteur ainsi baptisé par les touristes) lui
« faisant raison, la pose fut égayée de dix verres de Jèrès
« et de trois cigares, tant pour le maître que pour
« l'écuyer. Au moment où le peintre se retira, le modèle
« balbutiait, abaissait malgré lui ses paupières fatiguées
« et chancelait sur les jambes. Sancho, l'oreille rouge,
« mais ferme en son allure, se chargea des dernières civi-
« lités..... »

(Environs de Cadix, pages 269-270-271.)

« Raffet et un jeune officier de l'*Orénoque* se sont
« lancés en enfants perdus, malgré la tempête, la nuit et
« la boue, sur la route de Murviedro; ils veulent fouler,
« ne fût-ce qu'un instant, les nobles ruines de la Sagonte
« antique. »

(Pages 372-373.)

Enfin, le 19 novembre, après quatre mois et demi d'absence, nos voyageurs arrivaient sur le quai de la Cannebière; le soir du même jour, ils quittaient Marseille pour retourner à Florence, par Livourne, et Raffet, après avoir reconduit le prince à son palais de San Donato, rentrait à Paris le 27 décembre 1847, où il descendait à sa nouvelle demeure, rue de Lorette, 3 (depuis rue Carnot).

L'année 1848 vit se terminer le *Voyage en Russie* par les planches suivantes :

82 Infanterie turque;
83 Place d'Ali-Pacha;
84 Un café à Smyrne;
86 Bazar de la Vieille-Poissonnerie;
Esquisse d'un costume turc, tirée à cinq épreuves;
87 Recruteurs turcs;
88 Frontispice des portraits des membres de l'expédition scientifique, représentant une cavalcade composée du prince de Démidoff ayant à sa droite MM. du Ponceau, Raffet, Rousseau, et à sa gauche MM. de Sainson, Huot, Léveillé. Les voyageurs sont précédés et suivis d'une escorte de cavaliers tatars.
89 Le prince de Démidoff;
90 Frédéric Le Play;
91 Auguste de Sainson;
92 Alexandre de Nordemann;
93 Amédée Huot;
94 Raffet;
95 Jean-Henri Léveillé;
96 Adolphe du Ponceau;
97 Louis Rousseau;
98 Paul Kolounoff;
99 Henri Malinvaud;
100 Léon Lalanne.

Raffet avait lithographié quelques-uns de ces portraits d'après ses dessins faits en 1837 ; aussi ceux du prince et de M. de Sainson laissèrent-ils à désirer sous le rapport de la ressemblance, quand il les reprit en 1848.

Après quelques épreuves d'essais, il recommença la tête du prince, puis le portrait fut effacé de nouveau pour être refait entièrement; quant à celui de M. de Sainson, dès que la tête fut refaite, il recommença toute la partie inférieure du dessin, c'est-à-dire depuis le bas de la redingote jusques et y compris le terrain.

Les épreuves de ces deux portraits dans les premiers états sont excessivement rares.

Cette riche et précieuse collection de la Russie méridionale, qui renferme tant de magnifiques tableaux d'histoire, est sans contredit l'ouvrage le plus splendide qui ait été publié en fait de voyages. Outre la difficulté de trouver un artiste comme celui qui l'a exécuté, il est très-rare aussi de rencontrer un homme, fût-il riche et grand seigneur, chez qui le goût pour les arts soit assez ardent pour assurer à ses éditeurs au delà de leurs frais de publications, et pour exposer sa santé dans les fatigues inséparables de ces longues et aventureuses explorations.

Raffet fit, cette année, les figures aux dernières planches du *Voyage archéologique en Russie* (N°s 92, 95, 96, 98, 100), le portrait de Louis Blanc, pour être gravé; le même portrait lithographié qu'il termina en 1860, une petite planche des artilleurs de la garde nationale, puis il retoucha un essai sur pierre par Mme Céleste Royé, représentant le Peuple aux Tuileries, le 20 juin 1792, d'après le bois qui se trouve dans Norvins; sur la même feuille sont les portraits de Mme Roland, Danton, Marat, et un profil biffé; enfin il termina, le 10 décembre, *le Réveil*, qu'il avait commencé le 11 décembre 1840. Son intention alors était de faire un cahier de 12 planches (un sujet par

strophes) sur le poëme de Sedlitz, et de compléter ce nombre par des motifs dus à sa seule inspiration.

On a cité souvent, et avec raison, la *Revue nocturne* comme l'une de plus brillantes et des plus savantes compositions de notre illustre peintre : eh bien, à côté de ce chef-d'œuvre, nous citerons un autre chef-d'œuvre digne sur tous les points de lui être comparé et de lui servir de pendant, c'est *le Reveil!* Ce sujet a été inspiré à Raffet par la même légende allemande :

« A minuit, de sa tombe
« Le tambour se lève et sort,
« Fait sa tournée et marche,
« Battant la caisse bien fort..... »

A la pâle lueur de la lune, un tambour-fantôme, le visage encore empreint de l'humidité de la tombe, se promène lentement en battant le réveil! Au son *étrange* de la caisse qu'un vent impétueux emporte dans toutes les parties du monde, apparaissent les officiers et soldats morts aux champs d'honneur. Les uns ont revêtu le vieil uniforme sous lequel ils ont été tant de fois victorieux; les autres sont encore enveloppés de leur linceul; mais tous ont ressaisi leurs armes pour venir assister à la revue des ombres!

Leurs regards se portent vers une lueur céleste dont le reflet les illumine. Au souffle frémissant qui vient animer les plis du vieux drapeau que le porte-aigle élève de ses mains crispées, ils ont reconnu leur ancien général qui, comme eux, a quitté sa couche funéraire pour revoir, une fois encore, ses anciens compagnons de gloire; tous saluent son approche de la voix et du geste et font retentir

les airs du cri, mille fois répété, de : « Vive l'Empereur ! »

Ces deux inimitables compositions suffiraient à elles seules pour transmettre à la postérité le nom de Raffet et le rendre à jamais immortel.

A la suite de la révolution de 1848, alors que les arts semblaient devoir rester longtemps abattus sous une crise inattendue, le prince de Démidoff avait offert à Raffet et à sa famille une généreuse hospitalité dans son palais de San Donato, près de Florence ; le 30 décembre Raffet quittait Paris pour se rendre auprès du prince, qui se trouvait à Bruxelles : il m'avait fait lui expédier la veille une caisse de pierres, afin de pouvoir occuper les loisirs de l'absence.

Au commencement de l'année 1849, Raffet explorait dans les plus minutieux détails les villages de Planchenois et de Waterloo, le hameau de Mont-Saint-Jean, la ferme d'Hougoumont, etc., et rentrait le cœur attristé de n'avoir trouvé, à côté des monuments pompeux élevés à la mémoire des vainqueurs d'une journée, rien qui indiquât la sépulture des braves tombés dans cette grande bataille sous les efforts de l'Europe coalisée !

C'est à la suite de cette excursion qu'il fit une composition digne des anciens maîtres. On voit la terre s'entr'ouvrir, des milliers de soldats s'en échappent formant une colonne fantastique qui se développe dans les airs, appellent aux armes leurs compagnons encore endormis, et menacent de leur juste colère les ennemis de la France et les traîtres qui vendirent leur patrie !

Il écrivit sur ce projet de tableau : LE CRI DE WATERLOO !

« Pas une croix, pas une couronne
« N'indiquent leur sépulture. »

Il enfante presque aussitôt le *Défilé nocturne*, sujet tiré du même poëme que la *Grande Revue*, puis la *Nuit du 5 mai*. Ici, les soldats de bronze de la Colonne s'animent et se détachent du monument pour monter en longues spirales et célébrer la fête funéraire de leur empereur qu'ils couvrent de lauriers et de couronnes!

Ces trois esquisses viennent confirmer ce que l'on a dit tant de fois : que Raffet était non-seulement un grand peintre, mais encore un grand poëte.

Bientôt il parcourut la Suisse et l'Italie; les événements politiques le firent assister à la reprise de Gênes révoltée.

Peu après la guerre éclata entre les Autrichiens et les Italiens. Il suit pas à pas les combattants, visite le champ de bataille de Novare, les ambulances, puis, au lendemain de cette fatale journée, il assiste, au coucher du soleil, à l'inhumation de morts, scène qui lui fournit plusieurs croquis saisissants d'intérêt et de vérité.

En mai, il se trouvait à Livourne lorsque les Autrichiens rétablirent l'autorité du grand-duc de Toscane. Il fit les portraits des archiducs Albert et Charles Ferdinand, et de plusieurs généraux, officiers et soldats.

Dans les premiers jours de juillet, Rome venait d'être délivrée par nos soldats; il entra dans la ville éternelle, dessina les diverses positions des Français et des Garibaldiens, et retraça les péripéties de ces combats avec un talent qui fait de cet ouvrage un monument impérissable élevé à la gloire de notre brave armée! Il alla ensuite à Gaëte, à Naples, à Portici, où il fit le portrait du saint-père et celui du cardinal Antonelli; puis il revint à Rome, où, pendant un séjour de huit mois, il compléta

ses documents sur le siége et fit les portraits des membres du corps diplomatique et des généraux, colonels, commandants, officiers d'état-major, etc., qui prirent part aux traités ou aux opérations militaires de cette glorieuse campagne.

En 1849, Raffet recevait, étant à Rome, la nouvelle de sa nomination de membre de la Légion d'honneur. Il était réservé à l'empereur Napoléon III de récompenser, de son propre mouvement et malgré son absence, cet enfant du peuple devenu l'une des gloires de la France et dont les premiers essais, comme les derniers travaux, respirent le plus pur patriotisme!

Au mois de février 1850, Raffet quittait Rome et venait habiter, près de Florence, le palais de San Donato (villa Démidoff), où sa famille l'avait rejoint au mois d'août 1849.

Raffet, en quittant Paris, nous avait recommandé sa bonne vieille mère; le 10 février, on vint nous avertir qu'elle venait de faire une chute dangereuse; nous nous rendîmes en toute hâte auprès d'elle; voici ce qui était arrivé : la pauvre femme, malgré de sages conseils, avait voulu sortir par un temps épouvantable; arrivée auprès du carrefour de l'Observatoire, elle avait été enveloppée par un tourbillon de vent qui, s'engouffrant dans son manteau, l'avait renversée violemment sur le pavé. Le médecin qui fut appelé nous tranquillisa en nous assurant qu'il n'y avait point de fractures et par conséquent aucune suite fâcheuse à redouter; j'en instruisis Raffet, qui me répondit la lettre suivante :

San Donato, 22 février 1850.

« Mon cher Bry,

« Il y a quelques jours seulement que nous sommes « arrivés à Florence, beaucoup de lettres nous y atten- « daient. Il y en avait une de vous qui nous donnait des « nouvelles de la mère Raffet, elle se portait bien alors ; « mais nous en recevons une autre qui nous apprend « que la pauvre femme a fait une terrible chute ; nous en « sommes profondément attristés ; nous espérons qu'aidée « des bons soins que vous lui donnez elle sera bientôt « rétablie ; faites tout ce qu'il faut, ami Bry. M. Gihaut « vous remettra l'argent nécessaire pour les médicaments « et le médecin auquel je vous prie de présenter mes « remercîments. Il faut exiger de ma mère de ne jamais « sortir par le mauvais temps ; à son âge on ne saurait « prendre trop de précautions. Dites-lui, je vous prie, « combien nous sommes peinés du malheur qui vient de « lui arriver ; remerciez aussi le concierge pour les soins « qu'il porte à ma mère ; nous lui en ferons parvenir la « rémunération.

« J'ai beaucoup de choses à vous écrire sur le voyage « que je viens de faire ; il faut aussi que je mette en ordre « tous mes croquis et que je réponde à beaucoup de let- « tres. Je vous en enverrai la semaine prochaine une plus « longue, mais je tiens à ce que vous ayez de nos nouvelles « promptement : vous êtes la première personne à laquelle « nous écrivons.

« Au revoir, ami Bry, rappelez-nous au souvenir de votre « petite famille, de la mère Raffet et de tous nos amis.

« Je vous recommande, ami Bry, mon cher atelier. »

Cette année, Raffet, comme il le dit, mit en ordre ses croquis du siége de Rome et commença les lithographies de ce bel ouvrage par les planches suivantes :

3 Prêts à partir pour la ville éternelle ;
4 L'armée française arrive à la Maglianella ;
6 30 avril ;
8 Porte d'entrée de la villa Santucci.

Le 15 juillet, je recevais une lettre par laquelle il m'annonçait l'envoi d'un dessin sur pierre exécuté dans une circonstance où apparaît encore le bon cœur de l'artiste :

« ..... Je suis arrivé à Rome, en 1849, avec un jeune « homme, le baron de Marches, dont j'avais fait la con- « naissance à bord du vapeur ; ce brave jeune homme a « fait une promenade à pied à Tivoli et Frascati, il est « revenu à Rome avec la fièvre dont il est mort. Nous « demeurions porte à porte ; j'ai assisté à ses derniers « moments, et j'ai fait un croquis de lui après son décès... « Je viens de le lithographier et vous allez recevoir la « pierre, qui est en route. Vous en ferez quelques épreuves « sur papier de chine teinté ; aussitôt que je les aurai « reçues, j'indiquerai les blancs à gratter et nous prierons « l'ami de Rudder de nous rendre le service de les repor- « ter sur la pierre de teinte.

« Je vous remercie beaucoup pour les soins que vous « voulez bien donner à la mère Raffet, ainsi que pour l'at- « tention que vous portez à mon cher atelier... »

Je reçus bientôt la pierre annoncée, représentant le baron de Marches couché à demi habillé sur son lit de mort et tenant un crucifix dans ses mains jointes.

Cette lithographie n'a été tirée qu'à un très-petit nombre d'épreuves.

En 1851, je reçus, venant d'Italie, le portrait du comte de Méden, qui fut effacé après les essais, et les sujets suivants du siége de Rome :

1 Votre réception n'est ni polie ni politique ;
2 Le débarquement de l'armée française ;
5 Saint-Pierre ;
Le Marzocco à Livourne ;
Le Bersaglieri à Novare.

Ces deux dernières planches étaient destinées à servir de frontispice à deux albums qui auraient fait partie des souvenirs d'Italie.

A la fin du mois de mars, Raffet quittait San Donato, appelé par le prince pour voir l'exposition de Londres ; il arrivait à Paris le 3 avril, et, le 20 du même mois, il partait pour l'Angleterre en passant par la Belgique.

Ici vient se placer un triste souvenir. La mère de notre grand artiste mourut le 6 juin à l'âge de quatre-vingt-un ans, après une courte maladie. Raffet, instruit de cette perte douloureuse, accourait le 8 pour rendre les derniers devoirs à la femme forte et simple dont l'affection courageuse l'avait soutenu dans les épreuves de sa jeunesse. Un portrait à l'aquarelle, exécuté dans ce moment de la séparation suprême, fut le dernier et pieux hommage que l'artiste rendit à son excellente mère. C'est à cette époque que le prince de Démidoff, qui sait compatir à toutes les douleurs, voulant donner à Raffet un témoignage de sa sin-

cère amitié, assura à ses deux fils un capital qui les mit pour jamais à l'abri du besoin[1].

Le 1er juillet, Raffet retournait à Londres; là, comme ailleurs, il ne put rester inactif, et le temps qu'il ne consacrait pas à l'exposition était employé à l'étude des mœurs et usages de nos voisins d'outre-mer : aussi rapporta-t-il dans son album de charmants dessins de policemen, de watchmen, et surtout de sweepers (balayeurs); étrange tribu de déclassés, où l'on voit des hommes en frac noir et en pantalon collant, déguenillé, marchant pieds nus; des femmes coiffées d'un chapeau et vêtues d'un jupon en lambeaux avec des savates pour chaussures (quand elles ont des chaussures) : c'est-à-dire l'histoire poignante du luxe passé et de la misère présente.

Le 29 juillet, Raffet était de retour à Paris et en repartait le 8 août, accompagnant le prince Démidoff, qui se rendait à San Martino (île d'Elbe) pour y prendre possession de l'ancienne demeure temporaire du grand empereur en 1814. Le prince, en se rendant acquéreur de cette propriété historique, avait « résolu de créer un asile « spécial, où ces richesses de l'ère impériale, objets « d'usage, d'affection, de souvenir, armes, livres, bijoux, « meubles, tableaux, statues, seraient rationnellement « exposées et mises à l'abri de toute dispersion dans le « présent et dans l'avenir.

« Telle a été l'origine du musée napoléonien de San Mar- « tino, fondé par S. E. le prince Anatole de Démidoff[2]. »

Le 15 août de cette année, jour de la prise de posses-

1. Je tiens ces détails de Raffet lui-même.
2. Extrait du catalogue du Musée de San Martino.

sion du domaine de San Martino, Raffet fit une aquarelle de l'empereur Napoléon pour ce musée.

Après cette cérémonie, le prince partit pour San Donato; Raffet l'y accompagna, et le 31 août il rentrait à Paris où il s'arrêtait à peine, car le 2 septembre il partait pour la Hollande, allait à La Haye, Luxembourg, Metz, Sarreguemines, et était de retour à Paris le 2 octobre. Ce voyage avait été motivé par des achats de tableaux que désirait faire le prince et que Raffet était allé voir et apprécier. Après quelques jours de repos, il travailla à ses croquis du *Voyage en Espagne*.

En mars 1852, il fit hommage au prince des portraits à l'aquarelle et en pied des personnes qui assistèrent, l'année précédente, à la prise de possession du domaine de San Martino, et dont voici les noms :

S. Exc. le prince Anatole de Démidoff;
MM. Auguste de Sainson;
Auguste Raffet;
George Ramsay;
Niccolò Matas, architecte du musée;
Le docteur Albert Schaffter;
Hippolyte Duval;
Alexandre Melchior;
Louis Melchior.

Peu après il lithographia en couleur et à l'échelle de proportion les drapeaux que Napoléon III venait de remettre à l'armée : il prit pour modèles celui du 33e régiment d'infanterie de ligne et l'étendard du 5e régiment de dragons qu'il reproduisit en quatre planches, de façon qu'on les vît des deux côtés; puis il recommença le

portrait en pied du comte de Méden qu'il fit d'un ton très-léger et avec une teinte imitant un dessin à la mine de plomb; ce portrait fut effacé après un petit tirage; il reprit ensuite le *Siége de Rome* par les numéros :

9 Prise de la villa Pamfili;
15 Ouverture de la première parallèle,

et fit, pour le musée de San Martino, un *Grenadier à pied de la garde impériale* (aquarelle).

Le 25 août, il partait pour Berlin où se trouvait le prince Démidoff; il passait une partie du mois de septembre aux eaux de Carlsbad, et allait ensuite à Vienne, en Toscane, puis à l'île d'Elbe.

Le prince étant tombé gravement malade, Raffet ne voulut point quitter son chevet et ne cessa de lui prodiguer les soins les plus dévoués; ce dévouement ne pouvait qu'augmenter encore un attachement réciproque.

Raffet revint à Paris le 13 janvier 1853; le 24 mars, il terminait le portrait du prince Démidoff, en costume andalou. Cette jolie planche, qui a pour titre : *Santicios,* devait être publiée dans le *Voyage en Espagne.* Il fit ensuite le portrait en pied du maréchal Saint-Arnaud, et dessina 26 planches à la plume pour l'*Escrime à la baïonnette,* du capitaine Chatin, son ami, qui furent lithographiées en fac-simile d'après ses dessins; puis il continua le *Siége de Rome* par les nos 11, *Sapeurs-mineurs,* dont il venait de faire une esquisse qui ne fut tirée qu'à 4 ou 5 épreuves.

14 Garde de tranchée;
22 Sape volante;
10 Combat dans Pamfili.

Le libraire Bourdin préparait une seconde édition du *Voyage dans la Russie méridionale*, par le prince A. Démidoff, pour paraître en 1854. Raffet lui fit 10 planches nouvelles qui furent gravées d'après ses aquarelles. En voici les titres :

1 Infanterie hongroise, grenadiers;
2 Dorabantz et Paysannes valaques;
3 Postillons moldaves;
4 Juifs karaïmes;
5 Israélites et Paysans russes;
6 Jeunes Filles et Femmes tatares;
7 Costumes militaires russes;
8 Armée russe;
9 Mollahs tatars;
10 Armée turque.

Il recommença pour le même ouvrage les têtes des chapitres VI, VII, VIII.

Au chapitre VI (*Famille tatare en voyage*), les chevaux marchaient vers la gauche; dans le nouveau dessin ils se dirigent du côté opposé, puis il a ajouté un fond de paysage et fait quelques changements aux costumes; ce sujet est beaucoup plus terminé.

Chapitre VII, le motif est nouveau; il représente un *Chantier de construction*.

Le chapitre VIII (*les Voyageurs de l'expédition scientifique*) a été gravé avec beaucoup plus de soin; puis l'artiste a fait un terrain couvert de végétation, avec paysage dans le fond, au lieu du terrain rocheux qui existait dans la première composition.

Il commença l'année 1854 par les planches suivantes du *Siége de Rome :*

12 Prise de Ponte-Molle;
13 Travailleurs allant à la tranchée;
17 Ouverture du feu de la batterie n° 1;
20 Avant-garde du 11e dragons;
23 Sortie de la garnison romaine.

Il fit ensuite une admirable lithographie, qui devait, comme celle de *Santicios,* faire partie du *Voyage sur les côtes d'Espagne;* elle a pour titre : *Catalans sur la Rambla de Barcelone.*

Cette année, Furne vint demander à Raffet de lui faire 100 dessins pour un ouvrage de *Napoléon Ier et la Garde impériale;* l'artiste y consentit. Après avoir consulté ses documents et travaillé à la Bibliothèque pour se procurer ceux qui lui manquaient, il se mit à l'œuvre, et fit les aquarelles suivantes :

1 Napoléon Ier;
2 Porte-drapeau des grenadiers à pied;
3 Grenadier à pied, Chasseur à pied;
4 Tambour-major des grenadiers à pied;
5 Fusilier-chasseur, Fusilier-grenadier;
6 Marin;
7 Grenadier à cheval, Porte-étendard;
8 Dragon de l'Impératrice;
9 Chevau-Léger, Lancier polonais;
10 Artillerie à cheval, Maréchal des logis.

Ces dessins étaient à peine terminés quand l'éditeur vint lui dire de suspendre ce travail auquel il ne donnerait

probablement pas de suite; cependant, quelques mois après, Furne demanda deux nouveaux costumes, puis deux autres, et arriva au nombre de vingt planches ainsi réparties :

11 Sapeur du génie, Canonnier à pied;
12 Pupille, Grenadier, 3e régiment hollandais;
13 Chasseur à cheval;
14 Mameluck;
15 Lancier rouge;
16 Garde d'honneur;
17 Gendarme d'élite;
18 Vétéran;
19 Musicien, Sapeur de grenadiers à pied;
20 Tirailleur, Voltigeur.

Ces deux derniers sujets furent terminés en mars 1857.

Cette collection, en tête de laquelle on a placé la *Grande Revue*, gravée d'après la lithographie, et la *Garde consulaire à Marengo*, est (quoique très-incomplète) l'une des plus riches publications de la librairie française au XIXe siècle.

Du 5 au 20 septembre, Raffet fit une rapide excursion en Écosse, et dessina, à Sheerness, un très-beau groupe de prisonniers russes (officiers et soldats), qu'il lithographia sur papier à report aussitôt son retour; il exécuta par le même procédé les portraits en pied du lieutenant-colonel du génie Le Blanc; du chef d'escadron Lebrun (aujourd'hui général de brigade et chef d'état-major général de la garde impériale); du capitaine Léon Boyer (aujourd'hui chef d'escadron); d'un archiduc autrichien,

la tête nue; d'un lieutenant, d'un chasseur et d'un clairon, tous trois du 9e bataillon de chasseurs autrichiens; d'un lancier polonais; puis du colonel Maule, ancien commandant du 79e régiment highlanders, excellent ami que le prince Démidoff eut la douleur de perdre le 1er août de cette année, dans les cantonnements de Varna!

Il fit encore une légère esquisse du même portrait, pour être coloriée à l'aquarelle. (Ces deux planches n'ont été tirées qu'à un très-petit nombre d'épreuves.) L'artiste a répété sur ces lithographies, ainsi que sur plusieurs autres, la date et le lieu où les dessins originaux avaient été faits.

Après ces nombreux travaux, il ébaucha deux toiles pour San Donato, l'une représentant la *Bataille des Pyramides,* l'autre, un sujet pittoresque du *Voyage en Espagne, le Tentadero,* c'est-à-dire l'épreuve des jeunes taureaux de combat aux environs de Séville; et, le 27 décembre, il se rendait à Vienne auprès du prince.

Du 1er janvier 1855 à la fin du mois de juillet 1856, Raffet séjourna à Vienne où il fit un très-grand nombre de portraits et d'études, puis il exécuta pour l'archiduchesse Sophie, mère de S. M. l'empereur d'Autriche, cinq grandes aquarelles du régiment autrichien de don Miguel, représentant :

1 Marche de troupes;
2 Halte de troupes;
3 Escorte du drapeau;
4 Feu de deux rangs;
5 Le défilé.

Il passa une partie du mois d'août aux eaux de Kissin-

gen en Bohême, et arrivait à Paris avec le prince Démidoff, le 28 août 1856.

Le 2 septembre il faisait le croquis d'un soldat autrichien pour essayer un nouveau papier lithographique que je venais de lui préparer. Ce dessin fut effacé après avoir tiré trois épreuves; une seule porte la mention suivante, qui précède la signature de l'artiste : *Am seinem Freunde Bry*.

Avant son départ, il fit expédier pour San Donato les deux toiles qu'il avait ébauchées en 1854, et qu'il désirait terminer. « Je veux me remettre à la peinture, » me disait-il; et moi de l'encourager, naturellement, dans ces bonnes dispositions.

Le 16 septembre, il quittait Paris, après m'avoir recommandé son fils aîné qui entrait à ce moment dans une école préparatoire militaire. « Mon cher Bry, me « dit-il, je suis enchanté de voir nos deux fils amis comme « nous le sommes nous-mêmes : veillez sur le mien comme « sur le vôtre; vous savez qu'il est fort difficile à une « femme de surveiller un grand garçon : remplacez-moi « donc auprès de lui, et je vous en serai bien reconnais- « sant. » Je lui promis tout ce qu'il me demandait, et je ne manquai point à ma parole.

A peine arrivé à San Donato, Raffet se mit à la peinture et fit, pendant cette année et une partie de 1857, plusieurs études d'après les magnifiques chevaux du prince; un *Christ au tombeau*, d'après Rubens, et dont l'original fait partie de la galerie de San Donato; divers sites de San Donato, et l'intérieur de la chapelle des tombeaux des Médicis à Florence.

Le 13 septembre 1857 Raffet venait passer six se-

maines à Paris; le 28, il fac-simila sur son album et sur papier lithographique un petit croquis représentant *le Pape assis entre le grand-duc et la grande-duchesse de Toscane;* l'original avait été fait d'après nature, à Florence, quelques jours auparavant; il ajouta sur la même feuille une tête de cheval harnachée et, plus bas, la tête d'un zouave; puis il fit, sur une autre feuille, trois marins à la promenade; ces deux essais furent effacés après le tirage de six épreuves.

Le dimanche 11 octobre il lithographia, par le même procédé, le croquis en pied de son fils aîné en uniforme d'élève à l'école préparatoire militaire, et le lendemain, un très-beau groupe de trois grenadiers de la garde consulaire.

Cette planche était un spécimen de l'ouvrage qu'il voulait publier sous le titre de : *Drapeaux et types de soldats aux diverses époques de l'histoire française,* album dédié au fondateur du musée napoléonien de San Martino (île d'Elbe). Raffet s'occupait de cet ouvrage depuis nombre d'années, et son travail, qu'il faisait remonter à l'origine du drapeau pour arriver jusqu'à nos jours, était prêt à être exécuté.

Quelques jours avant son départ, il voulut essayer de nouveau la gravure à l'eau-forte : il se procura les outils nécessaires et fit le petit essai ci-joint, représentant une figure d'académie, le costume de son fils, le buste d'un zouave et un marin; mais l'imprimeur ayant laissé trop mordre la planche, le résultat ne satisfit point l'artiste, qui renonça à ces tentatives.

Raffet repartait le 26 octobre, accompagnant le prince jusqu'à Vienne; là il prit congé de lui pour retourner à

Matta

San Donato où il arrivait le 15 novembre reprendre son travail du *Siége de Rome*.

Dans le courant de décembre, Raffet m'envoyait trois lithographies sur papier : 1° un écorché ; 2° trois vestes d'artilleurs, c'est-à-dire trois bustes moins les têtes ; 3° trois têtes coiffées d'un képi ; ces deux dernières étaient des études pour la planche n° 16 du *Siége de Rome*. Les n°s 1 et 2 ont été effacés après le tirage de quelques essais.

Pendant l'année 1858, qu'il passa entièrement à San Donato, sauf le mois de juillet, où il alla prendre les eaux de Viareggio, Raffet nous fit plusieurs envois de pierres. Le premier avait lieu le 15 avril ; il contenait cinq croquis sur papier et deux dessins sur pierre, pour l'expédition de Rome. En voici les désignations :

Un artilleur en veste et képi, le sabre à la main, la lame appuyée dans la main gauche ;

Artilleur, même pose, dessiné à l'estompe ; la figure est plus petite ;

Artilleur, même pose, la tête nue ; une étude de mousqueton, tenu à la sous-garde par une main, indiquant le principe du port d'arme, se trouve sur la même feuille.

Ces trois croquis servirent à la composition de la planche 16 ; les deux premiers n'ont été tirés qu'à cinq ou six épreuves.

Portrait en pied du capitaine F. Douay, aujourd'hui général de brigade ;

Portrait en pied du capitaine d'état-major Manèque, aujourd'hui chef d'escadron ;

16 Artilleurs;
28 Assaut et prise du bastion 6.

Voici la lettre qu'il m'écrivait en m'annonçant cet envoi. Elle est trop pleine de bons sentiments pour moi pour n'en pas citer ici quelques lignes.

San Donato, 15 avril 1858.

« Mon cher Bry,

« Vous êtes un ami constant et sincère, vous me l'avez « prouvé dans bien des circonstances; vous ne vous lassez « jamais, et, après des siècles de silence (bien involontaire), « je vous retrouve toujours aussi empressé, aussi sympa- « thique ; c'est le signe d'une amitié véritable : aussi que « d'excuses n'ai-je pas à vous faire d'avoir tardé si long- « temps à vous répondre!

. . . . . .

« Tout mon temps a été absorbé ici pour la reprise de « mon album; après une interruption aussi longue (quatre « ans), je vous assure que cela n'a pas été facile pour « rentrer dans le caractère, mais enfin j'ai franchi la dif- « ficulté et me voilà parti : aussi je vous assure que je ne « quitterai plus que je n'aie entièrement achevé; dites-le « bien à Gihaut... »

Il continua le *Siége de Rome* par les planches suivantes et dans l'ordre indiqué :

18 Maison des six volets verts;
24 Sape pleine;
19 Embuscade de chasseurs;
21 Reconnaissance;
7 Dévouement du clergé catholique.

Cette magnifique planche restera toujours célèbre, comme un beau tableau d'histoire, et rappellera en même temps un des plus touchants exemples de la charité chrétienne.

Cette année, il me fit prendre à son atelier une pierre sur laquelle était commencé le n° 33 du *Siége de Rome, Assaut donné au bastion* 8. Le bastion seul était terminé; j'en tirai cinq ou six épreuves, et la pierre fut effacée.

L'année 1859 le retrouve à San Donato, où il continue le *Siége de Rome* par les planches suivantes :

25 Chemin de ronde;
26 Batterie n° 9 (une des plus jolies pièces de l'ouvrage);
29 Prise de la courtine 6-7;
La même planche inachevée, tirée à trois épreuves;
30 Travailleurs couronnant la brèche du bastion 7;
27 Batterie n° 10;
31 Batterie n° 14;
32 Départ de la 3e colonne dite de soutien.

Puis il fit, le 10 mai, sur papier lithographique, le commandant Sainte-Marie, portrait en pied;

Le 25 juillet, les drapeaux de nos vieilles demi-brigades saluant l'aigle française qui vient de s'illustrer à Magenta et à Solferino;

Le 29, le maréchal Baraguey-d'Hilliers, portrait en pied;

Le 1er août, le même, portrait à mi-corps;

Le général Regnault de Saint-Jean d'Angély, aujourd'hui maréchal de France, portrait en pied;

Le capitaine Tiersonnier, portrait en pied ;

Le même groupe de drapeaux que le précédent, mais traité plus en croquis ;

Le 7 septembre, le chef d'escadron Castelnau, en pied ;

Le 10, le cardinal Antonelli, portrait en pied ;

Le 12, le pape, portrait en pied ;

Le 15, le même, plus léger de ton ;

Plants de tabac ;

Le 19, le colonel Bouat, mort général de brigade à l'armée d'Italie, portrait en pied ;

Le 20, le colonel Bouat à cheval ;

Le cheval de bataille du colonel Bouat ;

Le 25, le colonel Bouat, portrait en pied ;

Le 14 octobre, le général en chef Oudinot de Reggio, portrait en pied ;

Le 20, croquis à la plume représentant, sur la même feuille, trois têtes de zouaves, un zouave en pied tenant une fleur à la main, et deux mains appuyées l'une sur l'autre ; puis un croquis de paysage pris dans le parc de San Donato. Il retoucha ensuite deux planches de chevaux, d'après Géricault, et un grand portrait de Garibaldi, lithographiés par Mlles Léonie et Fanny Melchior.

Nous avons dit que personne, plus que Raffet, n'aimait la gloire de la France ; en voici encore une nouvelle preuve :

Vers la fin du mois de mai, un soir que je dînais chez Mène, on vint à parler de Raffet, de son caractère, de son talent : c'était à qui en dirait le plus de bien ; je portai sa santé qui fut chaleureusement accueillie, et, au sortir de table, j'écrivis ces quelques lignes que je joignis le lendemain à une lettre que je lui adressais :

« Mon cher Raffet,

« Nous venons de boire à votre bonne santé et à nos « vieux souvenirs, et tous les soussignés ont porté un toast « à l'ami absent.

« *Signé :* Mène, Cain, H. Bellangé, Le Poitevin, Ph. Rousseau, Yvon, Weter, capitaine Chatin, Dupuis, artiste du Gymnase, Joliet, du Vaudeville, Henry Monnier, Aug. Bry. »

Voici sa réponse :

San Donato, 5 juin 1859.

« ..... Une chose me touche beaucoup, mon cher Bry, « c'est votre dîner chez Mène et le bon souvenir des amis qui « y étaient réunis : j'y suis très-sensible ; quand on est loin « de son pays, on est heureux d'un mot de souvenir : aussi « je ne l'oublierai jamais... Mais revenons aux braves amis « qui m'envoient leurs souvenirs du cœur : comme cela fait « plaisir ! Aussi, je vous prie, mon cher Bry, d'en expri- « mer à tous ces messieurs ma vive reconnaissance et de « leur dire qu'aussitôt à Paris j'aurai le plaisir et l'hon- « neur de les réunir afin de déguster quelques bouteilles « de vieux vin de France ; et nous boirons à eux tous et « *à la gloire de l'armée française qui vient de remporter,* « *sous Napoléon III, une grande victoire, des drapeaux, des* « *canons,* 20,000 *Autrichiens hors de combat,* 7,000 *pri-* « *sonniers,* rien que cela ! On est ici en fête, on se roule, « on s'embrasse, on illumine, on crie, on court, on est fou « de joie. Les Italiens voient approcher l'heure de leur « délivrance.

« Les Français arrivés ici y sont venus couverts de « fleurs.

« Remerciez tous ces messieurs pour moi et dites-leur « que j'espère un jour leur serrer la main avec effusion et « de tout cœur.

. . . . . .

« Venons à une chose sérieuse. L'armée française est « en Italie, elle s'y est déjà couverte de gloire et on la « reçoit en libératrice : c'est naturellement le complément « du *Siége de Rome,* car les Français n'ont pas fait le « siége de cette ville contre les Italiens, mais bien contre « une horde d'étrangers qui s'en étaient emparés.

« Je regarde donc ce qui se fait maintenant comme la « suite naturelle des événements de 1849; je ferai quelque « chose, et je recueille en ce moment tout ce qui peut bien « me renseigner.

« Il y a ici le 5e corps d'armée commandé par le prince « Napoléon ; j'y connais plusieurs officiers qui m'aideront « de leurs conseils pour le petit album que je ferai. . . . « J'amasse, pour le présent, tous les documents possibles; « je vous prie, ami Bry, de faire de même, et depuis le « commencement, c'est-à-dire depuis l'entrée en cam- « pagne. »

On voit, par cette lettre, que Raffet, tout en ayant hâte de terminer les planches du *Siége de Rome,* s'occupait déjà de la campagne de 1859.

Nous citerons encore quelques fragments qui pourront le faire apprécier comme ami, et qui montreront qu'il attachait la plus sérieuse importance aux moindres détails, lorsqu'il s'agissait de traiter un sujet historique.

San Donato, 6 août 1859.

« Mon cher Bry,

« Je viens de vous envoyer la planche n° 29 (Batterie « n° 10), qui complète la livraison 5e. J'espère que vous « serez content de ce dessin, un des plus difficiles que « j'aie encore faits ; je crois l'avoir réussi.

« S'il y avait un moyen d'envoyer seulement une livrai- « son au prince pour le jour de ma fête, 28 août, cela « m'aurait bien fait plaisir.

« Dans la caisse que j'envoie, il y en a une pour vous « où j'ai mis plusieurs portraits et un sujet de circon- « stance, le tout fait sur papier lithographique ; le cro- « quis qui m'a servi pour ce dernier sujet est pour vous.

« Mille choses aimables à toute votre famille, une bonne « poignée de main à Eugène [1].

« J'ai vu Yvon ici.

« *P. S.* Vous allez avoir le bonheur de voir rentrer les « troupes d'Italie, le 15 août ; je vous prie de bien obser- « ver leur tenue, et de me faire une petite relation de cette « belle cérémonie, car l'album que je me propose de faire « sera ainsi composé :

. . . . . .

« J'exécuterai cela rapidement et largement ; *motus !* »

San Donato, 11 août 1860.

« Mon cher Bry,

. . . . . .

« Le deuxième cahier renferme deux essais un peu

1. Mon fils aine.

« grands : ce sont les drapeaux des vieilles demi-brigades « françaises de l'armée d'Italie saluant de leurs plis en « flots l'aigle française qui vient de s'illustrer en Italie ; « voici le titre :

« Ils frémissent de joie, ces vieux drapeaux des demi-brigades fran- « çaises, aux noms glorieux de Montebello, Palestro, Turbigo, Magenta, « Melegnano, Solferino!!!

« J'ai joint à ces deux essais le croquis à l'aquarelle : ce « croquis est pour vous... N'oubliez pas de me donner « quelques détails sur la rentrée des troupes. »

Il n'appartenait qu'à Raffet d'avoir de ces idées. Un groupe de drapeaux, quoi de plus simple en apparence? eh bien, cette pensée, par la manière dont l'artiste l'a vivifiée, impressionne profondément. Au reste, ce n'est pas mon appréciation que je donne ici : M. Paul d'Ivoi, à la vue de ce précieux dessin dont l'amitié de Raffet m'a rendu possesseur, fut saisi d'admiration, et, dans sa Notice sur le grand artiste (*Figaro* du 1er mars 1860), il en rendit compte en ces termes :

« ..... Et, le lendemain de la bataille de Solferino, il « esquissa rapidement une aquarelle étrange, saisissante, « passionnée, et où cependant on ne voit que des drapeaux.

« Le drapeau de Solferino est debout ; la terre s'en- « tr'ouvre, et d'un massif de lauriers jaillissent les dra- « peaux des vieilles demi-brigades françaises de l'armée « d'Italie. Ces drapeaux sont agités d'un souffle qui les « fait flotter en tous sens. Ce n'est pas le vent, c'est le « souffle inspiré de l'amour de la patrie qui les pousse. « Ces drapeaux ne sont pas seulement agités, ils sont « passionnés. »

Je cite d'autres lettres :

« San Donato, 18 août 1859.

« Mon cher Bry,

« Je viens vous prier de m'envoyer deux pierres, même « grandeur que celles du *Siége de Rome* et très-minces ; « vous y joindrez beaucoup de bons crayons et deux cos- « tumes complets, un de zouave, un de tirailleur algérien. « J'ai écrit à ma femme afin qu'elle vous remette ces deux « costumes. . . . . « Je termine en ce moment une planche de Rome, et aus « sitôt je fais une course rapide sur les différents champs « de bataille en profitant des chemins de fer ; cela me « tiendra environ neuf à dix jours. Je vous dirai que cela « est important de voir les lieux, cela inspire ! J'empor- « terai avec moi de quoi faire quelques croquis.

« Puisque vous avez eu le bonheur de revoir le général « Lebrun, présentez-lui mes compliments et dites-lui donc « qu'il ait la bonté de me donner un mot de recomman- « dation pour quelques généraux en Italie, afin que j'aie « toutes facilités possibles, n'ayant que peu de temps à « consacrer à la course que je veux faire ; vous lui en « exprimerez d'avance ma reconnaissance ; demandez « aussi au général quelques détails sur les affaires où il « s'est trouvé.

« Je ne partirai pas avant dix jours ; j'ai donc tout le « temps de recevoir votre réponse. . . . . « Vous donnerez une bonne poignée de main à Auguste et « à Charles [1], je vais leur écrire ces jours-ci..... »

1. Ses deux fils.

« San Donato, 20 août 1859.

« Mon cher Bry,

« Merci bien pour les détails de la cérémonie du 14. « C'est parfait et bien autrement intéressant qu'un article « de journal, c'est parfait !

« Vous m'avez indiqué à certains drapeaux un crêpe « noir : pourquoi ?

« S'il était possible que vous me fissiez un dessin « d'après un de ces vieux drapeaux ! Je désirerais aussi « avoir un dessin d'un drapeau un peu moins mutilé pour « avoir les ornements qui sont dessus ; vous savez que « nous avons le dessin de l'aigle (et drapeau) du 10 mai « 1852, mais ils ont été changés depuis, et je voudrais « bien avoir le nouveau dessin et l'inscription qui se trou- « vent dessus maintenant ; savoir aussi si le drapeau de « la garde impériale est différent. . . . . .

« Remerciez particulièrement Eugène pour ses notes ; « c'est parfait ! »

« San Donato, 23 août 1859.

« Mon cher Bry,

« Je vous adresse ce petit mot pour vous serrer la main « à l'occasion de votre fête ; conservez-moi toujours votre « bonne amitié et croyez-moi tout à vous de cœur.

« Ci-joint deux petites cartes de visite, une pour vous, « l'autre pour Eugène, que je vous prie d'accepter comme « elles vous sont offertes, c'est-à-dire de bonne et franche « amitié. »

Les deux petites cartes de visite de Raffet étaient deux

charmants dessins représentant un soldat français (infanterie de ligne) en Italie, en 1794 et en 1859.

« San Donato, 11 octobre 1859.

. . . . . .

« J'ai encore deux sujets à composer pour que ma 6e « livraison soit complète [1], et je partirai pour Solferino.

« Demandez au général Lebrun :

« 1° Quelle était la tenue de la garde à Magenta (Ponte « di Magenta), ainsi que celle des zouaves;

« 2° La tenue des zouaves à Palestro;

« 3° Celle des turcos à Turbigo; portaient-ils le sac et, « s'ils le portaient, est-il comme celui des zouaves avec la « tente-abri?

« 4° La tenue du 2e zouaves à Melegnano.

« Je vous demande tout cela, parce que je sais que M. le « général Lebrun pourra vous donner ces renseigne- « ments. »

« San Donato, 10 décembre 1859.

« Mon cher Bry,

« Je viens de recevoir votre lettre du 3 décembre, et « j'y réponds de suite. . . . . Je vous dirai que je suis « appelé à Vienne pour m'entendre avec le prince sur un « album peu nombreux en planches et qu'il désire que je « lui fasse; c'est sur un de ses voyages.

« J'ai depuis longtemps désiré lui faire quelque chose

1. L'ouvrage de l'expédition de Rome a pu être terminé : 32 planches ont été lithographiées par Raffet, les quatre dernières d'après ses croquis.

« de personnel pour le remercier de son hospitalité et des « autres bontés qu'il a eues pour moi ; aussi je saisis cette « occasion avec grand plaisir ; je vous dirai de quoi il « s'agit, car j'aurai besoin là, comme ailleurs, de votre « concours.

« Je partirai d'ici le 15 décembre ; je passerai sur tous « les champs de bataille français et, au retour, je ferai « de même. Avant de partir, je répondrai à votre lettre « du 3 et j'écrirai à Auguste et à Charles.

« Amitiés à votre bonne famille, embrassez Auguste « pour moi[1]. »

« Trieste, 23 décembre 1859.

« Mon cher Bry,

. . . . . .

« Je suis parti le 18 en passant par Pise et Gênes. J'ai « vu Milan avec nos troupiers et j'y ai entendu la retraite « du soir.

« Je suis passé à Desenzano, où j'ai salué la tour his- « torique de Solferino ; le site est pittoresque, mais il y « avait tant de neige, qu'il était impossible de se rendre « compte de la forme du terrain, mais j'y reviendrai.

« Je pars demain pour Vienne à six heures du matin ; « j'arriverai le 24.

« Tout à vous de cœur,

« RAFFET.

« Mes compliments de fin d'année à vous et à toute votre « chère famille.

« Écrivez-moi à Vienne, poste restante. »

1. Son fils.

Raffet séjourna à Vienne jusqu'au 10 janvier, où il prit congé du prince de Démidoff, son protecteur et son ami.

Le 11 je recevais la lettre suivante :

« Vienne, le 7 janvier 1860.

« Mon cher Bry,

« Je vais bientôt partir pour Florence, reprendre la fin « de mon *Siége;* mais je passerai par Paris pour voir ma « femme et mes enfants et les amis. . . . . .

« Je partirai le 10 au soir et prendrai la ligne de Stras- « bourg. . . . . »

Le vendredi 13 janvier, Raffet rentrait à Paris après vingt-sept mois d'absence, et le soir même de son arrivée je recevais sa visite. Je le revis le surlendemain et presque tous les jours; il me fit part de divers projets et me communiqua l'intention qu'il avait d'exécuter deux grandes lithographies dont il me traça le cadre et me développa le sujet, lithographies qui étaient appelées à un immense succès; puis il me pria d'être à l'avenir le seul dépositaire des dessins, aquarelles et tableaux qu'il se proposait de faire. « *Je vous dirai, mon cher Bry, le prix que j'en veux; vous les exposerez et je vous donnerai une bonne commission.* » Sur mon observation que je voulais bien me charger de tout ce qui pourrait lui être agréable, mais que je ne voulais pour cela aucun intérêt : « *Quoi! c'est parce que nous sommes amis que vous ne devez pas gagner d'argent? Cela n'aurait pas le sens commun. Laissez-moi arranger cela comme je l'entends, et nous y trouverons tous les deux notre compte.* »

Le jeudi 19 janvier, j'essayais la planche du *Rêve* que

Raffet avait commencée en même temps que celle du *Réveil*, c'est-à-dire vers la fin de 1840 ; et, bien qu'elle fût terminée depuis 1854, il y travailla encore avant d'en faire tirer les premières épreuves. Ce sujet, plein d'une mélancolique poésie, et qui devait être le frontispice d'un cahier fantastique inspiré à notre grand artiste par son ardente imagination et par la ballade du poëte hongrois Sedlitz, représente un ancien soldat devenu cultivateur ; il s'est endormi dans le champ qu'il laboure en pensant à ses vieux souvenirs de gloire, et son rêve l'a transporté au milieu de la nuit dans un cimetière où les tombeaux de ses chefs morts au champ d'honneur se dressent autour de lui !

Le samedi 21, nous arrêtions les bases d'un traité pour la publication du *Voyage sur les côtes d'Espagne,* que Raffet dédiait au prince A. de Démidoff. M. Gihaut ayant à peu près quitté les affaires, c'était M. Leconte, son parent et son ancien commis, qui devait en être l'éditeur. Raffet avait ainsi formulé ses conditions : « L'ouvrage aura en-« viron trente planches ; je vais m'occuper d'en faire une « livraison que j'enverrai au prince ; alors, il vous fera « connaître le nombre d'exemplaires auquel il veut sous-« crire, *mais je ne veux pas qu'il soit tenu d'en prendre un « minimum, autrement l'affaire n'a pas lieu ; depuis long-« temps je cherche l'occasion de faire quelque chose qui lui « soit agréable,* et je n'atteindrais pas ce but, si on lui « imposait certaines conditions. » On tomba d'accord sur tous les points et, aussitôt de retour à San-Donato, Raffet devait s'en occuper immédiatement après avoir terminé le *Siége de Rome,* dont il préparait la dernière livraison.

Le dimanche 29 janvier, il dessina sur papier lithographique deux portraits de son fils Auguste, l'un de profil,

l'autre de face et coiffé d'un petit chapeau bas de forme; puis il fit une esquisse de profil de Mme Raffet. Il n'a été tiré que quelques épreuves de ces trois croquis.

Le 1er février, il m'envoyait deux pierres ébauchées depuis 1854, représentant : l'une, des travailleurs à la tranchée (siége de Rome); l'autre, un sujet pour le *Voyage d'Espagne :* j'en tirai cinq épreuves, puis les pierres furent effacées. Il remit au porteur la dernière pierre qui restait dans son atelier, avec le petit billet suivant :

« 4 février 1860.

« Mon cher Bry,

. . . . . .

« Si je puis, demain matin, aller chez vous, j'y ferai le « petit croquis d'après Eugène; préparez une feuille de « papier à report.

« Je vous remercie pour les essais que vous m'envoyez; « je vous en parlerai. Voici un portrait de Louis Blanc, qui « est fait depuis 1848; voulez-vous m'en faire quelques « essais à deux papiers ou à un seul, comme vous voudrez? « Le cadre ne doit pas être plus grand que les lignes que « j'ai tracées. . . . . »

Il retravailla ce portrait pendant toute une matinée.

Le 6, Raffet vint faire le croquis de mon fils Eugène. Hélas ! j'étais loin de penser qu'il touchait pour la dernière fois ce crayon qui fut sa passion et sa gloire !

Pendant ce petit travail, qui lui prit juste une heure un quart, il nous sembla, durant quelques instants, subir une sorte d'accablement; mais bientôt sa gaieté habituelle reprit le dessus, et rien sur son visage n'accusait la souf-

france. Cependant il avait ressenti chez lui à deux reprises de vives atteintes du mal inconnu qui menaçait sa vie; on l'avait entendu, vaincu par la douleur, s'écrier : « Et les docteurs qui me disent que cela n'est rien!... »

Je fis plusieurs épreuves du portrait d'Eugène. Raffet en fut très-content; puis il me donna l'ordre de faire effacer :

Le commandant Sainte-Marie;

Les capitaines F. Douay, Manèque, Tiersonnier;

Le commandant Castelnau;

Les deux portraits du pape;

Le cardinal Antonelli;

Le général Oudinot;

Le plant de tabac;

Les deux planches des drapeaux.

Déjà les croquis de zouaves, le paysage et le portrait du colonel Bouat portant la date du 19 septembre avaient été effacés après les essais.

J'essayais, mais en vain, de lui faire révoquer cette fatale sentence. « Non, mon cher Bry, je veux refaire les drapeaux d'une autre manière, j'y ajouterai. . . . . et vous en verrez la différence; quant à ces quelques portraits, je les tiendrai tous très-blonds, comme des mines de plomb; songez donc que, par ce procédé, je peux en faire quatre ou cinq par jour. » Je dus me résigner et ces dessins furent détruits; ils n'avaient fourni comme les précédents que quelques épreuves. Les deux portraits du colonel Bouat et son cheval de bataille furent seuls imprimés à un petit nombre d'exemplaires pour sa famille.

Le reste de cette journée fut employé à des visites d'adieu, dans lesquelles il me pria de l'accompagner.

Le mardi 7, Raffet vint me prendre pour aller au cimetière du Sud (Montparnasse); il acheta trois couronnes, en déposa deux au tombeau de sa mère et de l'un de ses enfants mort en 1844. Après quelques minutes de recueillement, il alla placer la troisième couronne sur la tombe de Charlet. Là, il me parla beaucoup du passé, me rappela sa vieille mère, le temps où je l'avais connu, rue de la Verrerie, ce temps qu'il regrettait! puis, au moment de sortir du cimetière, il s'arrêta brusquement : « Ah! mon cher, me dit-il, j'allais oublier Furne! comprenez-vous cela? » Sur mon observation que Furne était au Père-Lachaise. « Cela n'est pas possible! — Cela est, et je vous en parle avec certitude, puisque je l'ai accompagné à sa dernière demeure. — J'en suis bien fâché, ajouta-t-il d'un air très-pénétré; je pars demain et je ne pourrai pas aller le voir! — Tranquillisez-vous, mon cher ami, lui dis-je, en le voyant tout attristé; Furne vous tiendra compte de votre bonne et pieuse intention! » Il devint rêveur pendant quelques instants, me prit le bras, en disant, comme pour achever sa pensée : « Allons! » puis il s'éloigna.

Nous allâmes au ministère des affaires étrangères faire viser son passe-port. Je l'accompagnai ensuite au quai de l'Horloge où, d'après les conseils de son médecin, qui le traitait pour des douleurs rhumatismales, il fit l'acquisition d'une montre solaire avec boussole, afin de lui écrire à quelle heure et par quel temps il ressentait ses malaises dans la poitrine; il acheta chez le même opticien plusieurs vues stéréoscopiques d'Italie et d'Espagne : Milan, Florence, l'Alhambra, le Généralife, etc.; puis, il fit encore quelques emplettes dans le quartier Saint-Denis, et nous nous quittâmes vers huit heures, après nous être as-

signé rendez-vous pour le lendemain; il devait me faire savoir l'heure de son départ et me donner ses dernières instructions.

Le lendemain, il ne partit pas; dans l'après-midi, je trouvai chez un marchand, et par le plus grand des hasards, une figure d'académie peinte par Raffet de 1828 à 1829. Sachant combien il tenait à toutes ses études d'après nature, je la lui envoyai en le priant de l'accepter. Il me fit la réponse suivante[1] :

« 9 février 1860.

« Mon cher Bry,

« Je vous remercie bien pour votre figure peinte, mais « vous permettrez que ce ne soit qu'un échange.

« Je pars décidément aujourd'hui, vous le savez, j'ai « beaucoup de choses à faire, et plus je tarderai, moins « vite j'arriverai.

« Comme j'aurai *à causer avec vous,* venez donc *sans* « *façon dîner avec nous, avec Eugène, à cinq heures,* et « de là nous irons *au chemin de fer de Lyon,* boulevard « Mazas.

« Embrassez bien toute votre famille pour moi.

« Tout à vous,

« RAFFET. »

Pendant le dîner, Raffet fut d'une gaieté charmante et paraissait en très-bonne santé; puis il me parla de l'académie que je lui avais envoyée. « J'ai fait cette étude chez Suisse, nous dit-il; c'est Cadamour. » Et il ajouta : « C'est

1. Cette lettre, dont nous donnons le fac-simile, est la dernière qu'il écrivit de Paris.

Mon cher Bruy

Je vous remercie bien pour votre bienveillante pensée, mais vous permettrez que ce ne soit qu'un échange.

Je pars décidément aujourd'hui vous le savez j'ai beaucoup de choses à faire et plus je tarderai moins vite j'arriverai

Comme j'irai à Cauter avec vous, venez donc sans façon dîner avec nous x — à 3 hrs et delà nous irons au chemin de fer de Lyon. Boulevard Mazas.

Embrassez bien toute votre famille pour moi — tout à vous Buffet

x — avec Eugène

Suisse qui, sans s'en douter, m'a inspiré mes premiers sujets sur la Révolution ; oui, lors des massacres de septembre, en 1792, il demeurait rue Sainte-Marguerite, dans la maison du boulanger, juste en face la petite porte de la prison de l'Abbaye, et, de sa fenêtre, il fut témoin de cette affreuse boucherie humaine qu'il nous racontait souvent avec des détails qui nous faisaient frissonner d'horreur. »

A sept heures, on fit les préparatifs du départ, et bientôt nous montâmes en voiture. Arrivés à la rue Saint-Antoine, il nous désigna plusieurs rues adjacentes et quelques maisons comme autant de vieilles connaissances que l'on revoit avec plaisir. En passant devant l'église Saint-Paul, Raffet nous rappela, avec les expressions les plus comiques, les souvenirs stratégiques de son enfance ; c'était un feu roulant de spirituelles plaisanteries comme il savait les faire. Nous arrivâmes à l'embarcadère de Lyon une demi-heure à l'avance ; il me reparla de ses projets et me fit diverses recommandations. Lorsque la cloche vint nous avertir qu'il était temps de nous séparer, il embrassa sa femme, mon fils et moi, et, contrairement à ses habitudes de voyage, il revint à plusieurs reprises nous serrer dans ses bras, puis il s'éloigna gaiement en nous disant : « Au revoir ! » Quelques secondes après, le sifflet de la locomotive annonçait le départ de l'ami que nous ne devions plus revoir en ce monde !

Raffet avait choisi la voie du Mont-Cenis ; il arriva le 11 au soir à Gênes, où il descendit à l'hôtel Feder ; il se fit servir à souper, et se coucha dans la chambre n° 21. Pendant la nuit, il se réveilla en proie à de vives souffrances qu'il attribua à une mauvaise digestion et au froid

qu'il avait enduré en voyage. Le docteur Caneva fut appelé aussitôt et reconnut, au premier examen, une maladie du cœur très-caractérisée, ne laissant malheureusement aucun doute sur une prompte et fatale issue! Une dépêche fut adressée à Mme Raffet qui, après être allée prendre conseil de son médecin, fit à la hâte ses préparatifs de départ; le 17 février elle arrivait à Gênes; Raffet était mort la veille à cinq heures du soir, loin de sa famille, et n'ayant pas une main amie pour lui fermer les yeux!

Le 18, son corps fut embaumé pour être ramené en France; deux jours après on l'embarqua sur l'*Amalfi;* ce paquebot napolitain arrivait le 21 à Marseille. Là, diverses formalités empêchèrent que le corps ne partît de suite pour Paris. M. Alexandre Melchior, que S. E. le prince de Démidoff avait délégué pour accompagner le cercueil jusqu'à sa dernière demeure, dut rester jusqu'au lendemain pour faire lever ces obstacles; Mme Raffet revint seule à Paris.

Le 24, nous allâmes (son fils aîné, M. Melchior et moi) à la gare du chemin de fer de Lyon, réclamer le corps arrivé de la veille au soir. On fit avancer un wagon de marchandises d'où nous vîmes extraire un colis recouvert par une toile d'emballage portant cette marque en lettres noires :

Très-fragile

M. RAFFET

Dessus

Le capitaine de l'*Amalfi* n'avait voulu prendre le cercueil à son bord que sous la forme d'un colis, afin de ne pas effrayer ses passagers.

A Maugendre del. et lith.

Imp par Auguste Bry à Paris.

TOMBEAU DE RAFFET

dans le Cimetiere du Sud (Mont-Parnasse)

11ème Division 1ère Ligne Sud 18ème Sepulture par l'Ouest

Six hommes de peine enlevèrent la toile et la paille qui recouvraient une caisse provisoire renfermant le lourd cercueil en plomb qu'ils placèrent dans une voiture de transport des pompes funèbres; nous montâmes tous les trois dans le coupé de cette voiture; elle se dirigea rapidement vers l'église Saint-Eustache, et, à trois heures de l'après-midi, le corps fut placé dans le caveau d'attente de la chapelle Saint-Joseph, où il demeura jusqu'au jour de l'inhumation.

Le prince avait témoigné le désir que Raffet fut déposé dans le tombeau monumental élevé, au cimetière du Père-Lachaise, à Mme Élisabeth Démidoff, sa mère. « *Ainsi,* disait-il, *nous serons un jour réunis!* » Mais, sur la respectueuse observation de Mme Raffet que déjà la mère du grand artiste et l'un de ses enfants reposaient dans un même caveau où plusieurs places étaient réservées à sa famille, le prince se résigna; mais ce fut lui qui se chargea des funérailles de son ami!

Le mercredi 29 février, à 11 heures du matin, le cercueil fut placé dans le chœur sous un riche catafalque, et le service funèbre fut célébré.

Le prince, alors en Allemagne et souffrant, s'était fait représenter à cette triste cérémonie par MM. Octave Jaunez, Alexandre Melchior et Pochez.

Toutes les classes de la société avaient leurs représentants : l'armée, MM. le maréchal Niel, le général de division Oudinot de Reggio, etc., etc.; les sciences, les lettres, les arts, l'industrie et le commerce y comptaient aussi leurs célébrités.

Arrivé au cimetière Montparnasse, le corps de Raffet fut descendu dans la sépulture sur laquelle il y avait à peine

neuf jours qu'il était venu prier!... On plaça son cœur entre le mur du caveau et le haut du cercueil; puis, après les dernières prières de l'Église, j'adressai à mon bon et vieil ami quelques paroles d'adieu, et la tombe se referma sur lui pour toujours!

Le lendemain, je recevais de M. Octave Jaunez, l'un des secrétaires du prince de Démidoff, les quelques lignes suivantes :

« Mon cher monsieur Bry,

« Auriez-vous la complaisance de faire copier par un de « vos fils le discours que vous avez prononcé sur la tombe « de Raffet et de me l'envoyer dans la journée pour le « prince?... »

Je m'empressai de satisfaire à cette demande; le 9 mars, M. Jaunez m'écrivait :

« Mon cher monsieur Bry,

« En m'accusant la réception de la copie du discours « que vous avez prononcé sur la tombe du pauvre Raffet, « le prince m'écrit ce qui suit :

« Le discours de Bry est très-bien senti, simple et « digne, veuillez lui en exprimer mes remercîments. »

« Je m'empresse de m'acquitter de cette commission, « ne doutant pas que l'approbation du prince ne vous soit « agréable.

« Ne m'oubliez pas dans la distribution des copies « lithographiées de votre discours, car plusieurs per-

« sonnes m'en ont demandé des exemplaires, et recevez,
« mon cher monsieur Bry, l'assurance de mes sentiments
« bien distingués et affectueux. »

Quelques jours après, en même temps que nous apprenions la nouvelle marque de munificence que le prince venait de donner à la veuve du grand artiste, en lui assurant une position honorable pour le reste de ses jours, M. Jaunez nous donnait lecture d'une lettre du prince et dans laquelle se trouvait le passage suivant :

« Dites à Bry, qu'en souvenir de son amitié pour Raffet,
« je me charge de l'exonération de son fils !... »

Le 14 août 1860, le prince de Démidoff arrivait à Paris ; le lendemain, il allait déposer une couronne et prier sur la tombe de celui qui fut pendant vingt-trois ans son ami le plus dévoué, et à qui il prouvait, par cette pieuse visite, que sa mémoire était restée chère à son excellent cœur[1] !

Deux jours après, le prince, accompagné de M. de Sainson, daigna nous honorer de sa visite, il me dit : « Mon cher Bry, je suis venu à Paris pour voir mon pauvre Raffet, et serrer la main de ceux qui, comme vous, ont été ses vrais amis ! »

Cher prince ! ce souvenir et vos paroles si pleines de bienveillance et de bonté seront toujours présents à notre mémoire !

1. Pendant l'année qui vient de s'écouler, le prince a fait dire le 16 de chaque mois une messe commémorative pour le repos de l'âme de Raffet, à qui il a conservé une religieuse amitié.

Maintenant que nous avons suivi pour ainsi dire pas à pas, dans sa carrière laborieuse et si bien remplie, le grand artiste dont les chefs-d'œuvre sont dans toutes les mains, il ne nous reste que peu de mots à dire sur son caractère, ses habitudes et ses travaux.

Raffet était doué d'un esprit éclairé, d'un grand sens et d'une âme élevée; son naturel était gai et sympathique, son cœur bon et généreux. S'il fut parfois satirique, jamais il ne fut méchant; il oubliait facilement les services qu'il avait pu rendre, mais il se souvenait toujours de ceux qu'il avait reçus, et, quelque légers qu'ils fussent, sa reconnaissance était aussi solide que sincère.

Quand il lui arrivait de soutenir une discussion, jamais il ne s'écartait des convenances, et, s'il se trompait, c'était de bonne foi; aussi vous savait-il gré de certaines petites concessions : une opposition prolongée ou systématique l'eût vivement contrarié, et sa nature était trop bienveillante pour le laisser paraître. A un caractère droit, à une puissance de volonté remarquable, Raffet, jusque dans les dernières années de sa vie, eut le bonheur de joindre une constitution physique énergique. Dans ses nombreux voyages il se montrait insensible à la fatigue, indifférent aux privations; quelques instants de sommeil pris pour ainsi dire à volonté lui suffisaient; c'était la nuit qu'il mettait en ordre, classait et retouchait sa riche moisson de la journée. En un mot, Raffet possédait la plupart des dons qui font les hommes illustres, et, chose qui rendait ses relations charmantes, lui seul avait l'air de ne pas s'en douter.

Jamais un commençant ne s'est adressé à lui sans en avoir reçu d'excellents conseils, et, en les lui donnant, il

y mettait tant de bienveillance et une telle réserve, que souvent on l'eût pris lui-même pour l'obligé.

Personne n'était plus ponctuel que lui lorsqu'il s'agissait d'un rendez-vous; il savait que l'exactitude n'est pas la politesse exclusive des rois, et Raffet était en toutes choses d'une politesse parfaite et naturelle. Mais l'instinct de l'enfant du faubourg Saint-Antoine et l'amour passionné du soldat ne l'abandonnèrent jamais; aussi, pour peu qu'il lui arrivât de rencontrer sur sa route un détachement de troupes, on pouvait être sûr que Raffet le suivrait jusqu'à se détourner de son chemin et oublier ses affaires. Voici, comme exemple, un fait pris au hasard et dont nous garantissons la plus entière exactitude :

Un matin, il vint à mon atelier pour assister aux essais du portrait en pied du maréchal Saint-Arnaud; mon travail terminé, il me pria de faire sécher les épreuves qu'il devait venir reprendre dans la matinée. « Quel est donc ce bruit? me demanda-t-il. — Ce sont des feux de peloton et de bataillon qui s'exécutent au Champ de Mars. — Cela n'est pas possible, mon cher, on dirait que c'est à deux pas! — En effet, ce n'est qu'à quelques minutes d'ici, et, quand le vent souffle de l'ouest... — Voulez-vous y venir un instant? Nous ne ferons qu'aller et revenir. — Volontiers. » Arrivés sur le terrain de manœuvres, il suit le mouvement des troupes, observe tout et fait plusieurs délicieux croquis. « Voyez donc, me disait-il, comme ces soldats marchent et exécutent les mouvements avec ensemble; est-ce joli!... et ces tirailleurs qui se déploient... tenez, les voici maintenant qui se rallient à leurs pelotons au son du clairon qui les rappelle! Voyez toutes ces jambes, comme elles courent, et ces pieds, comme ils s'enlacent, comme

tout cela grouille! » Puis il ajouta : « Voilà ce que je voudrais pouvoir reproduire! — Mais vous avez parfaitement réussi dans le combat d'Oued-Alleg. — Non, mon cher ami, ce n'est pas encore ça! »

Après le défilé, nous suivions un régiment qui regagnait sa caserne, quand Raffet s'avisa de regarder sa montre. « Midi! s'écria-t-il... Allons donc, c'est impossible! il n'y a qu'un moment que nous sommes partis de chez vous; et puis, il ne peut pas être midi; j'ai rendez-vous à onze heures avec le ministre de la guerre, et il faut encore que j'aille prendre mes épreuves! » Hélas! cette fois comme tant d'autres, il avait oublié l'heure, et le lendemain il s'excusait en racontant sa distraction au maréchal, qui en rit beaucoup.

Raffet, à moins d'y être contraint, n aimait point le changement : ses relations d'affaires le prouvent suffisamment, car, bien qu'il n'eût aucun traité qui l'empêchât de travailler pour d'autres éditeurs, il refusa les propositions qu'on lui fit maintes fois et qu'on lui renouvela en 1856 et 1857, lors de son séjour à Paris; et pourtant on le laissait libre de fixer lui-même le prix de ses planches. Si Raffet eût quelque peu songé à ses intérêts, il eût été l'artiste le plus riche de son époque; mais son désintéressement égalait son talent, et M. Paul d'Ivoi a parfaitement résumé Raffet en disant de lui, dans son excellent article (*Figaro* du 1er mars 1860) : « Désintéressé jusqu'à l'ab-
« surdité, il a gardé jusqu'en 1859 ses prix de 1830,
« tandis que les artistes vendent aujourd'hui dix mille
« francs ce qu'ils vendaient mille à cette époque. »

On jugera de la vérité de cette assertion par les lignes suivantes.

Lorsqu'en 1826 Raffet commença la collection des uniformes de l'armée française, qui ne fut terminée qu'en 1833, le prix des planches ne subit aucune augmentation; et pourtant, à cette dernière époque, le talent de l'artiste avait acquis une réputation justement méritée. Nous avons sous les yeux un arrêté de compte signé Frérot, qui nous a paru trop curieux pour ne pas trouver ici sa place; il est ainsi conçu :

39 pierres dont :	9 annulées[1] à 6 fr.....	54
	28 pierres à 12 fr.....	336
	2 pierres à 25 fr.....	50
	39 Total	440

Plus 5 pierres faites plus tard et non comptées.

3 cavaliers à 25 fr.....	75
2 fantassins à 12 fr.....	24
Total.....	539

Dans la série de ses albums, où les prix étaient fixés pour des croquis ou des sujets peu compliqués, il dotait les arts des magnifiques planches de *Waterloo; Lutzen; Prise du fort Mulgrave; la Dernière charge des lanciers rouges à Waterloo; Vive l'empereur; la Dernière charrette; le Carré enfoncé; Ils grognaient et le suivaient toujours; Retraite du bataillon sacré à Waterloo; Demi-Bataillon de gauche, joue, feu!; le Lendemain de la bataille; la Revue nocturne*, etc. : toutes créations sublimes et poétiques qui élèvent l'âme ou serrent le cœur, soit qu'elles fassent as-

1. C'est-à-dire transformées; ces planches étaient des uniformes de la garde royale et de la ligne que l'artiste modifiait d'après les changements survenus depuis 1830.

sister à un drame révolutionnaire ou à une bataille du grand empereur.

Quand plus tard Raffet entreprit de lithographier le *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée,* le prix en fut établi d'après une livraison-spécimen ; mais bientôt, sa main, obéissant au souffle du génie qui la dirigeait, créait, comme par enchantement, les admirables tableaux de la *Foire de Saint-Pierre; Négociants et marchands israélites à Odessa; Famille tatare en voyage; Tatars sortant de la mosquée; Habitation de Tsiganes; Bouchers tatars; École de jeunes filles tatares; Circassiens; Revue de cavalerie; Passage de ligne en avant; le vieux Bazar; la Flèche d'Arabat; Tatars en prières,* etc., etc., et faisait de cette collection un ouvrage digne du prince qui l'avait conçu et de l'artiste qui venait de l'exécuter.

Raffet a été, de tous les artistes modernes, celui dont le talent fut le plus apprécié de ses confrères. Combien de fois même des paysagistes distingués, admirant le terrain crevassé de la *Famille tatare en voyage,* l'épais feuillage du *Cimetière de la vallée de Josaphat,* et l'immense perspective de la *Flèche d'Arabat,* se sont écriés : « Que c'est beau ! quelle vérité ! c'est aussi grand que nature ! il est plus paysagiste que nous ! »

Indépendamment du mérite qui se rattache à ses travaux, on peut consulter tout ce qu'il a produit comme des archives historiques et comme un dictionnaire artistique, tant il joignait à la fécondité d'un rare talent l'exactitude la plus scrupuleuse. Avec Raffet, rien n'est omis ou négligé : le soldat de la république, de l'empire, de la restauration ou de notre jeune armée, ne se reconnaît pas seulement à son uniforme, mais encore à l'équipement et à l'armement

qui ont subi les divers changements réglementaires. Il en est de même de ses types qui étaient pour ce grand artiste des études sérieuses, continuelles et approfondies; aussi, Français, Russes, Espagnols, Anglais, Italiens, Autrichiens, etc., se distinguent autant par la physionomie que par le costume, car rien ne pouvait échapper à son talent consciencieux et à son œil observateur.

Son dernier ouvrage, l'*Expédition de Rome,* a terminé glorieusement sa carrière artistique. Jamais l'exactitude n'avait été poussée aussi loin; les armes, bastions, gabions, batteries, etc., ont été mesurés sur place et réduits à l'échelle de proportion; ces détails importants ne sauraient être considérés comme des minuties, c'est l'art poussé à la perfection.

Nous ne répéterons point ici les diverses appréciations, ni les comparaisons qui ont été faites sur tels et tels artistes; tout ce que l'on a pu dire ou écrire ne fera pas que Charlet, Horace Vernet, H. Bellangé n'aient été et ne soient de grands talents. D'ailleurs, où serait le mérite de Raffet s'il n'eût été fort qu'à côté des faibles?

Il est très-regrettable sans doute que Raffet ait toujours tardé d'aborder la grande peinture, dans laquelle il eût obtenu les plus brillants succès; mais si nos musées ne possèdent pas de tableaux de ce grand maître, en revanche, le cabinet des estampes possède son œuvre, et, grâce aux soins intelligents et éclairés du conservateur actuel, M. le vicomte Henri de Laborde, qui a fait placer chaque lithographie sur de grandes marges, ces volumes pourront être désormais feuilletés sans risque pour les dessins, qui résisteront ainsi à l'action du temps.

MM. J. Janin, Paul d'Ivoi, Tardieu, etc., etc., écrivi-

rent dans les journaux des articles nécrologiques fort remarquables sur Raffet. Dans la *Gazette des Beaux-Arts* (numéro du 1er juillet 1860), M. Paul Mantz, après avoir très-justement apprécié son beau talent, termine ainsi :

« Que demander de plus à un artiste qui nous a donné « le *Voyage dans la Russie méridionale;* le *Siége d'Anvers;* la *Retraite de Constantine;* la *Grande Revue;* l'*Expédition de Rome?...* »

Nous ajouterons : le *Cri de Waterloo;* la *Nuit du 5 mai;* le *Défilé nocturne*[1] et tant d'autres importants dessins, peintures, aquarelles, etc., qui appartiennent à S. E. le prince de Démidoff.

Nous ne terminerons pas cette notice sans offrir nos sincères remercîments à Mme Raffet, qui a bien voulu nous aider dans nos recherches, en mettant à notre disposition divers papiers de famille et le mémorial des travaux et des voyages de Raffet; et à nos bons amis, MM. de Rudder, A. Maugendre et Mouilleron, pour les portraits et dessins qu'ils nous ont faits avec le plus louable empressement et le plus complet désintéressement.

1. Ces trois projets de tableaux, véritables chefs-d'œuvres, étaient destinés à faire partie d'un album dont *le Rêve* eut été le frontispice et que notre grand peintre voulait dédier à S. M. l'empereur Napoléon III. Ils viennent d'être reproduits en lithographies et fac-simile sur les croquis originaux.

APERÇU

DU PRIX DE QUELQUES DESSINS

VENDUS APRÈS LA MORT DE RAFFET.

VENTE DU 21 AVRIL 1860.

De 70 petits dessins et aquarelles, appartenant à M. Furne fils, et qui tous avaient été reproduits par la gravure dans les ouvrages de Thiers, Norvins et dans l'Ancienne garde impériale.

Nos 4.	Enrôlements volontaires (mine de plomb).....	360 fr.
5.	Massacre des prisons (aquarelle).....	410
6.	Massacre des prisons (mine de plomb).....	300
7.	Les adieux de Louis XVI à sa famille (aquarelle).....	520
8.	Triomphe de Marat (aquarelle).....	510
9.	Mort de Bonchamps (aquarelle).....	500
12.	La dernière charrette (aquarelle).....	710
14.	Journée du 13 vendémiaire (aquarelle).....	700
16.	Veille de la bataille de Rivoli (aquarelle).....	605
21.	La garde consulaire à Marengo (aquarelle).....	705

24. Capitulation d'Ulm (aquarelle)..... 650 fr.
32. Bataille de Guadalète (sépia)..... 370
44. Napoléon Ier (aquarelle)..... 355
45. Porte-drapeau (aquarelle)..... 320
47. Tambour-major (aquarelle)..... 315
55. Dragon de l'impératrice (aquarelle)..... 260
56. Chasseur à cheval (aquarelle)..... 290
59. Lancier rouge (aquarelle) etc., etc..... 300

VENTE DU 9 MAI PROVENANT DE L'ATELIER DE RAFFET.

Études peintes.

Nos 1. Cinq études de soldats républicains (grandeur de la toile, 42-75)..... 1650
3. Deux soldats de la République (65-55)..... 500
4. Grenadier présentant les armes (40-32)..... 280
6. Deux soldats de la République, l'un armant son fusil (38-45)..... 620
9. Soldat de la République (40-32) etc., etc..... 320

Dessins et aquarelles.

79. Assaut de Constantine (croquis aquarelle)..... 305
80. Arrivée de la première colonne sur la brèche (croquis à la sépia)..... 305
95. Une rue de Constantine (aquarelle)..... 460
100. Revue passée par l'empereur de Russie (calque sur papier végétal)..... 156
104. Le bataillon sacré à Waterloo (fusain)..... 165
106. Ils grognaient (fusain)..... 120
110. Bataille de Novare (aquarelle)..... 320
111. Champ de bataille de Novare (aquarelle), etc., etc... 540

De toutes ces peintures, aquarelles, etc., aucune n'était complétement terminée.

VENTE DU 14 MAI.

Lithographies et eaux-fortes.

		fr.	
Nos 4.	Bataille d'Ayacucho	28	
5.	Bataille de Maïpu	23	
6.	Bataille de Fleurus	16	
7.	Communion des Grecs à Missolonghi	15	
8.	Prise d'Alger, non terminée	44	
9.	Id. même composition plus petite et terminée.	41	
9 bis.	Portrait : Dupont, naturaliste	40	
11.	La grande revue, épreuve ordinaire	31	
12.	Retraite du bataillon sacré, deux épreuves vendues :		
	L'une	51	
	L'autre	60	
16.	Le réveil, premier état	34	
17.	Id. deuxième état	16	50
19.	Le duc d'Aumale en pied	12	50
	Combat d'Oued-Alleg	29	
20.	Maule, colonel des highlanders	62	
21.	Même portrait, mais au trait seulement	20	
22.	Le baron Alfred de Marches	21	
35.	Essais de lavis, quatre sujets sur la même feuille	23	
	Lavis et estompe, deux sujets, avec le portrait en croquis d'Aug. Bry, etc., etc	25	

Eaux-fortes.

37.	Séance royale	10	
39.	Le jeu de paume	5	50
40.	13 vendémiaire, avec croquis sur les marges, etc., etc.	16	

Lors de la publication, ces eaux-fortes se vendaient avec texte 1 franc.

Ces chiffres nous dispensent de tout commentaire et montrent

combien les amateurs étaient désireux de posséder même un croquis ou esquisse de notre ami.

Nous avons dû mentionner le plus grand nombre des compositions de Raffet, parce que cela se ralliait naturellement au cadre que nous nous étions tracé, mais nous renvoyons, pour une nomenclature plus détaillée, au catalogue que M. Giacomelli doit publier prochainement.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7

RAFFET

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

AUGUSTE BRY

FAC-SIMILE

PARIS
J. BAUR, LIBRAIRE-ÉDITEUR
11, RUE DES SAINTS-PÈRES

AVIS

Je pense être agréable aux admirateurs de Raffet en ajoutant à cette intéressante biographie du grand artiste par son excellent ami M. Auguste Bry, quelques *fac-simile* de ses lettres entièrement inédites, écrites pour la plupart de sa résidence de San-Donato (Italie), où le retenait la munificence du prince Anat. de Demidoff qui, jusqu'à la fin, fut son protecteur et son ami.

Ces lettres, dont je dois la communication à l'obligeance de M. Auguste Bry, nous introduisent dans l'intimité de Raffet, et nous racontent la sollicitude artistique dont il entourait son œuvre jusqu'au jour de la publication, ses espérances et ses projets, que sa fertile imagination suggérait sans cesse à ce travailleur infatigable. Elles nous font également apprécier l'élévation de son cœur qui ne le cédait en rien à la supériorité de son talent.

L'Editeur.

Quarto, 21 décembre 1852.

Mon cher Bry

Je vais bientôt arriver à Paris. Je vous prie de me préparer d'avance des crayons et des pierres car j'ai un grand désir de travailler.

J'ai vu ici André Durand, qui est plus laid que jamais. mais bon enfant.

Présentez mes compliments de nouvel an à madame Bry, et à votre petite famille, et croyez moi votre ami bien dévoué

Gaffier

on fera le voyage l'année prochaine.

San Donato 26 decembre
1836

Mon cher Bry

La Lettre que ma remise Sainton m'a fait le plus grand plaisir elle est d'un bon et loyal ami, aussi je vous en remercie.

Auguste m'a ecrit une très-bonne Lettre qu'il me prouve qu'il n'est plus un enfant et qu'il comprend parfaitement ses devoirs.

Je vous ecrirai plus longuement sur votre Lettre, mais je n'ai pas voulu laisser passer le premier de l'an sans vous envoyer un mot d'amitié

Je vous offre ami Bry ainsi qu'à votre chère famille mes voeux et compliments de nouvelle année

Je souhaite que l'année 1887
soit heureuse et fructueuse pour
vous tous

Si j'avais été à Paris j'aurais
offert à mon ami Bry un petit
sujet meublant, comme on dit,
mais ce n'est que différé.

A bientôt donc.

et à vous et les vôtres
de tout coeur !

Buffet

et votre petit déclinateur
comment va-t-il ?

18 Novembre 1858.

Mon cher Bry.

Je suis heureux d'avoir pu vous être agréable, j'espère bien ne pas m'arrêter là.

Je réponds à votre lettre du 5 novembre, relativement à la planche n° 7.

J'avais d'abord mis quelque chose d'équivalent à votre titre, si j'ai tenu le mien réservé. c'est parceque j'ai fait cette planche sur des on dit. elle était nécessaire, indispensable même. le siège s'étant fait pour rétablir le S^t siège, il était juste de représenter le clergé dévoué aussi ai-je saisi avec empressement tout ce qu'on m'a dit sur le sujet

J'ai su que des ecclésiastiques s'étaient interposés entre la foule furieuse et nos soldats blessés, ce n'est que plus tard que l'on m'a cité des noms propres, aussi ai-je fait un titre qui comprend tout

mais un peu vague, j'avoue que mon titre est un peu tranquille, et que le vôtre a plus d'éclat, et fait plus l'effet, aussi je m'y range, faites le vite en envoyez moi une épreuve par la poste.

Je vous dirai mon cher Bry que je pense souvent à faire un grand sujet lithographique j'en suis tout frémissé mais avant de commencer, je voudrais savoir qu'elle est la plus grande Grandeur (sans être exagérée) que l'on pourrait donner a un dessin, car il faut aussi penser à la possibilité de la vente. j'avais pensé a la dimension de 50 a 60 centimètres de hauteur. mais je désire avoir votre avis à ce sujet.

Je vous prie de garder ceci entre nous, car Gihaut pourrait croire que je vais négliger Rome, il n'en est rien. mon idée est seulement de ne revenir à Paris que précédé d'une planche grande et très-computée j'ai je crois un beau sujet, motus

Excusez-moi si je ne vous ai pas répondu de suite mais,

S. A. Impériale la Grande Duchesse de Russie est ici momentanément et je n'ai pas tout mon temps.

tout à vous de cœur

Buffet

mes complimens à toute votre chère famille —

— P. S. Je viens d'apprendre un peu tard, que Pochy vient de perdre sa fille, je vous prie ami Bry d'être mon interprète auprès de lui pour lui exprimer combien je prends part à sa peine ainsi qu'à Mme Pochy. —

Le titre sera donc celui-ci

: Dévouement du clergé catholique
: dans Rome 30 avril 1849
: Mgr Lacquet évêque d'Exeon, Mr de
: Mérode, Villiers de l'Isle Adam Etc. —
: Sauvent la vie au péril de leurs jours
: à plusieurs soldats français blessés et
: faits prisonniers

pardon de mes griffonnages mais je suis si pressé

San Donato 8. décembre 1858

Mon cher Prey

Je suis bien aise d'apprendre par votre lettre du 27 nov. que la planche n° 7 vous a fait plaisir.

Je viens de recevoir l'épreuve que vous m'annoncez mais elle est tellement tortillée, chiffonnée, froissée que j'ai été obligé de la faire détendre chez un imprimeur je l'aurai demain matin. elle ne paraît bien.

Puisque vous trouvez que la grandeur que je vous ai indiquée peut aller je vais me lancer dans ma composition tous les soirs elle est très difficile mais j'espère bien réussir, alors je vous dirai quelle est la grandeur de pierre qu'il faut m'envoyer.

Quant à ce que vous me dites de faire tout ce qu'il faut faire pour que le siège de Rome soit complet, je suivrai votre conseil en ne mettant cependant que ce qui est nécessaire.

Cet album sera divisé en trois

parties.

1° la 1re expédition

2° le siège et la prise de Rome

3° le retour de St Père.

Donnez raison mon cher Bry de la Gronder sur ma négligeance à répondre à vos lettres soyez tranquilles à compter du 1er de l'an je vais vous écrire plus régulièrement et répondre à beaucoup de vos lettres en arrière.

Je veux finir autre des coupons sur papier.

J'ai deux planches avancées et que vous aurez déjà, mais S. Ale J. Madame la Grande duchesse Wisolkevorne est venue à San Donato, et le Prince Marcus chargé d'être son Cicerone pour les Eglises et Galerie de Florence pendant son séjour ici; elle est partie le 8 pour Rome et j'ai repris mon siège à fond de train.

Ci-joint un petit mot pour André Durant que je vous prie de lui

se mettre vous-même, j'ai fait voir son bel album sur la Belgique à S. M. I. qui en a été très-satisfaite. j'écris un mot à d'arcand à ce sujet je pense que cela lui sera plutôt

Merci pour les bonnes nouvelles que vous me donnez de Monsieur Auguste, rien ne peut m'être plus agréable que de savoir qu'il travaille sérieusement; la première fois que vous en verrez donnez lui une bonne poignée de main, et embrassez le pour moi; dites lui que je travaille à terminer ce que je lui commence ici pour le revoir le plus tôt possible.

tout à vous de cœur et mille amitiés à votre chère famille

[illegible]

San Donato le aout 1849

Mon cher Bry

Je viens vous prier de faire remettre par auguste à ma femme un bouquet pour le jour de sa fête (St Laurent 10 août) je vous en serai très-obligé.

Veuillez aussi en acheter un pour auguste et pour charles, je vous tiendrai compte de les trois bouquets.

Je viens de vous envoyer la planche n° 29 (Batterie n° 16) qui complète la livraison 5ème.

Je pense que vous serez content de le dessin un des plus difficile que j'ai encore fait, je crois l'avoir réussi.

S'être y avoir en moyen d'envoyer seulement une livraison au Prince pour le jour de sa fête 28 août cela m'aurait bien fait plaisir?

Dans la caisse que j'envoie il y en a une pour vous, où j'ai mis plusieurs portraits et un sujet de circonstance le tout fait sur papier de thermoplique de ce qui m'a servi pour ce dernier sujet est pour vous.

Je vous dirai (mais ici entre nous) que j'ai déjà préparé plusieurs sujets sur la guerre d'Italie et que vous les exécuterez bientôt; mais la patte m'appelle je vais vous écrire plus longuement à ce sujet.

Tout à vous de

Cœur [illegible]

mille choses amicales à toute votre famille. - j'ai vu Ivoire.

P. S. vous allez avoir le Bonheur
et voir rentrer les troupes d'Italie 15 avril
je vous prie de bien observer leur
terme et de me faire une petite
relation de cette belle cérémonie.

Car l'Album que
je me propose de faire sera aussi
composé.

Frontispice —

2. Montebello
Palestro
Magenta
Melegnano
Solferino

Rentrée de l'armée française
dans Paris !

J'accoutumai cette impudence
en Bruyeres.

Mutato !

Z-S BIIIS

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00109 8652

LIBRAIRIE J. BAUR

11, RUE DES SAINTS-PÈRES

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE L'ART FRANÇAIS

Nouvelles Archives de l'Art français. Recueil de documents inédits. Années 1872 et 1873, avec suppl. Vol. in-8, imp. elzév., pap. vergé. Chaque année. 25 fr.
Pour les membres de la Société (cotisation annuelle). 20 fr.

Mémoires pour servir à l'histoire des maisons royalles et bastiments de France, par André Félibien des Avaux; publiés pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale. In 8 de 101 pages, pap. vergé, et 1 pl.

Ce volume, qui forme le Supplément des *Nouvelles Archives* pour 1873, est délivré gratuitement aux sociétaires.
Il est vendu séparément, sur pap. ord., à 8 fr.

Leturcq. Notice sur Jacques Guay, graveur sur pierres fines de Louis XV, etc. Un beau vol. gr. in-8, avec 11 pl. en photograv. 25 fr.

Guiffrey. Lettres de noblesse accordées aux artistes français (XVIIe et XVIIIe siècles). Br. gr. in-8, 44 p. sur pap. de Hollande. (Extrait de la *Rev. hist. et nobil.*) Tiré à 50 ex., dont il ne reste que peu d'ex. 3 fr.

Actes d'état civil d'artistes français, publiés par Herluison. Fort volume in-8. 20 fr.

Collection des livrets des expositions de l'Académie Roy. de Peinture et de la Révolution, de 1673 à 1800. 43 part. Imp. elzévir sur pap. vergé. 60 fr.

Réimpression des Sept livrets de l'académie de Saint-Luc (1751-1774.) 7 fr. 50

Table des Exposants aux salons du XVIIIe siècle, avec les notes sur les anc. expositions. 10 fr.

Guiffrey. Notes et documents inédits sur les expositions du XVIIIe siècle. In-12. (Tiré à 150 exemplaires.) 10 fr.

Giacomelli. Raffet, son œuvre lithog. et ses eaux-fortes, suivi de la bibliog complète des ouvrages illust. de vignettes, avec portr. et eaux-fortes. 1862, gr. in-8. (Epuisé.) 20 fr.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, 14, rue Cujas. — 500.